



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

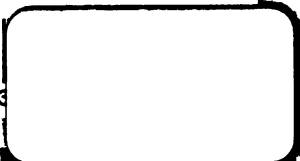
Az 983

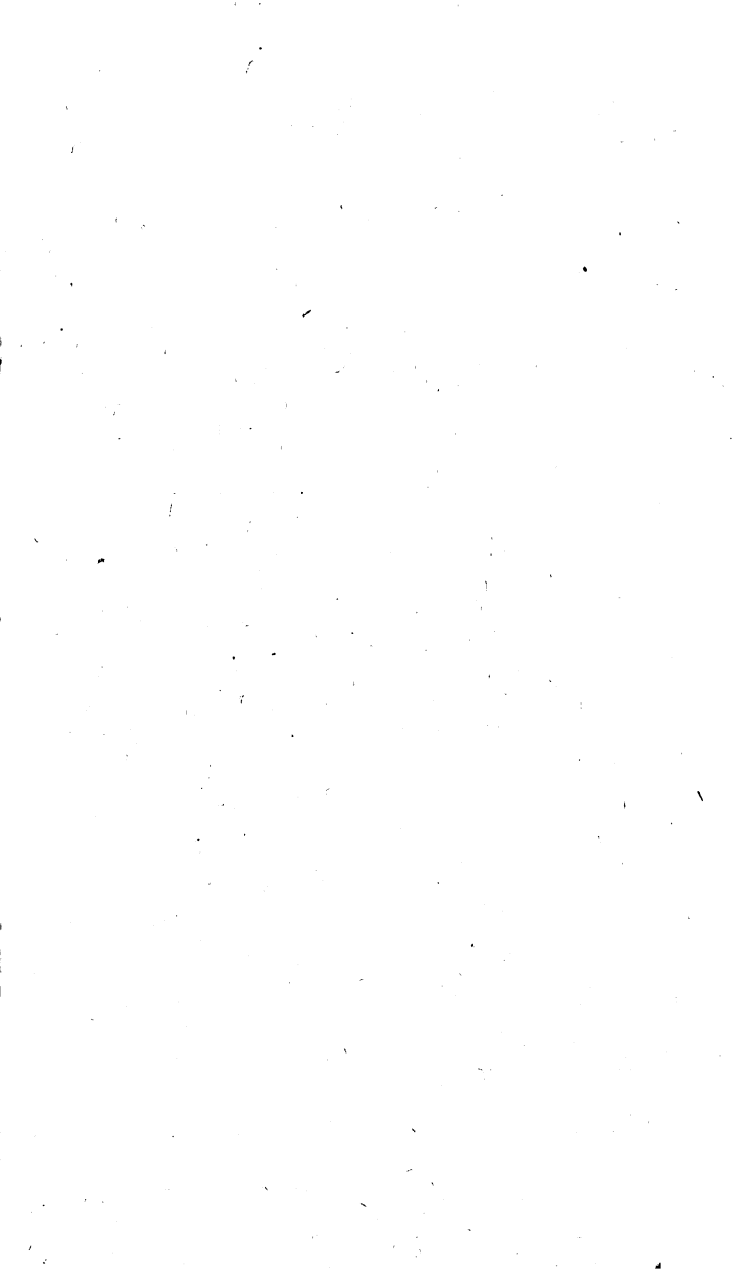


UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



90000006993







CORRIGÉ DES EXERCICES

SUR LE PARTICIPE PASSÉ.



**CONDAMNATIONS POUR DÉBIT DE CONTREFAÇONS
DES OUVRAGES DE MM. NOEL ET CHAPSAL.**

JUGEMENT du Tribunal Correctionnel d'Amiens, confirmé par arrêt de la Cour Royale, qui condamne MM. BARBOU, imprimeur-libraire, à Limoges, et CARON-VITET, imprimeur-libraire, à Amiens, à 3,000 fr. de dommages-intérêts pour débit de contrefaçons de la *Nouvelle Grammaire française*, des *Exercices français*, etc.

JUGEMENT de la Cour Royale de Metz, qui condamne M. MARTIAL ARDENT, imprimeur-libraire, à Limoges, à 3000 fr. de dommages-intérêts envers M. Chapsal, à l'amende et aux frais.

JUGEMENT du Tribunal Correctionnel de Lille, qui condamne M. PETITOT, libraire, à Lille, à 2000 fr. d'amende, plus aux dommages-intérêts envers M. Chapsal, et aux frais.

JUGEMENT du Tribunal Correctionnel de Verdun, qui condamne la dame VILLET, libraire de cette ville, à 2000 fr. d'amende, etc.

Les exemplaires voulus par la loi ont été déposés à la direction de l'Imprimerie.

Les exemplaires non revêtus de la signature de l'un des deux auteurs seront réputés contrefaits, et tout contrefacteur ou débitant de contrefaçons de cet ouvrage sera poursuivi suivant la rigueur des lois.



Cet ouvrage se trouve aussi chez M. CHAPSAL, rue Saint-Jacques, 38.

N. B. Les lettres non affranchies ne seront pas reçues.

06 983

CORRIGE

DES EXERCICES

SUR

LE PARTICIPE PASSÉ,

PAR M. NOËL,

INSPECTEUR-GÉNÉRAL DE L'UNIVERSITÉ, CHEV. DE LA LÉGION-D'HONNEUR

ET M. CHAPSAL,

PROFESSEUR DE GRAMMAIRE GÉNÉRALE.

SIXIÈME ÉDITION.



PARIS,

MAIRE-NYON, LIBRAIRE, QUAI CONTI, 43.

RORET, LIBRAIRE,

Rue Hautefeuille, au coin de celle du Battoir.

—
1836

889 05

OUVRAGES DES MEMES AUTEURS.

NOUVELLE GRAMMAIRE FRANCAISE, sur un plan très-méthodique, avec de nombreux EXERCICES d'Orthographe, de Syntaxe et de Ponctuation, tirés de nos meilleurs auteurs, et distribués dans l'ordre des règles; ouvrage mis au rang des livres classiques, adopté pour les Écoles militaires; *vingt-neuvième* édition, 2 vol. in-12 qui se vendent séparément:

LA GRAMMAIRE..... 1 fr. 50^c.

LES EXERCICES..... 1 fr. 50 c.

CORRIGÉ DES EXERCICES, *vingt-neuvième* édit. 1 vol. in-12, 2 fr.

ABRÉGÉ DE LA GRAMMAIRE FRANCAISE, ou Extrait de la NOUVELLE GRAMMAIRE FRANCAISE; *dix-huitième* éd. 1 vol. in-12. Prix : 90 c.

NOUVEAU DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANCAISE, enrichi d'exemples tirés des meilleurs écrivains des deux derniers siècles, avec la solution de toutes les difficultés que présente notre langue, etc. *Cinquième* édition, considérablement augmentée. *Ouvrage mis au rang des livres classiques, et adopté pour les Écoles Militaires et pour la Maison Royale de Saint-Denis.* 1 vol. grand in-8°. Prix : 8 francs.

LECONS D'ANALYSE GRAMMATICALE, *onzième* édition. 1 vol. in-12, 1 fr. 80 c.

LECONS D'ANALYSE LOGIQUE, *neuvième* édition, revue et augmentée. 1 vol. in-12, 1 fr. 80 c.

COURS DE MYTHOLOGIE, *quatrième* édition. 1 vol. in-12, 2 fr.

Pour paraître incessamment :

TRAITÉ DE LA CONJUGAISON DES VERBES.

NOUVEAU COURS D'ÉTUDES, embrassant les Belles-Lettres, la Mythologie, l'Histoire, la Sphère, etc., etc.

Ces ouvrages se trouvent chez les mêmes Libraires.

PARIS. — IMPRIMERIE D'AMÉDÉE SAINTIN,
RUE SAINT-JACQUES, 38.

CORRIGÉ

DES EXERCICES

SUR LE PARTICIPE PASSÉ.

Exercices sur le participe passé sans auxiliaires.
(53, 54, 55.)

L'empire Ottoman fit autrefois des conquêtes sur la république de Venise, estimée plus sage que guerrière, défendue par des étrangers, et mal secourue par les princes chrétiens, toujours divisés entre eux. — A la bataille de Saccia, Pierre-le-Grand se vit obligé de lutter contre cent - quatre - vingt mille hommes avec des troupes diminuées de moitié, une cavalerie presque toute démontée, et des fantassins exténués de faim et de fatigue. — On peut appeler la politesse une bonté assaisonnée : c'est la politesse ajoutée au bon cœur. — La vapeur du sommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appesantis et fatigués des corps abattus, que les paroles flatteuses ne s'insinuent dans notre âme pour l'enchanter. — Il y a des sottises bien habillées comme il y a des sots bien vêtus. — L'histoire nous montre souvent la pauvreté, compagne de la vertu, élevée sur des chars de triomphe, jugée digne des premiers trônes du monde, et respectée par des peuples

justes et éclairés, appréciateurs du mérite. — Livrés et abandonnés à eux-mêmes, les grands talents deviennent facilement de grands défauts. — Les ouvrages composés par plusieurs mains, sont beaucoup moins parfaits que les ouvrages conçus, entrepris et achevés par un seul homme. — Transportés des charmes de la vertu, étonnés de la magnificence de l'univers, pénétrés des lois admirables sur lesquelles roulent le monde physique et le monde moral, les poètes prirent la lyre, et chantèrent d'admirables vérités. ~~+~~ Quel déluge de maux inondèrent alors la société! les places occupées par des hommes corrompus; les passions, toujours punies par le mépris, devenues la voie des honneurs; l'autorité des magistrats établie pour maintenir l'ordre, méconnue ou méprisée; les mœurs corrompues dans leur source; les bienséances publiques, dont le vice lui-même est toujours jaloux, regardées comme des usages surannés; le désordre débarrassé de la gêne même des ménagements; la modération dans le vice devenue presque aussi ridicule que la vertu.

• Qu'elle est belle cette nature cultivée! que par les soins de l'homme, elle est brillante et pompeusement parée! Il en fait lui-même le principal ornement, et il met au jour, par son art, tout ce qu'elle recélait dans son sein. Que de richesses nouvelles! les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés à l'infini, les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre; les espèces nuisibles diminuées, confinées, reléguées; les torrens contenus, les fleuves dirigés, resserrés; la mer soumise,

traversée d'un hémisphère à l'autre; la terre née-
due aussi vivante que féconde; les collines chargées
de vignes et de fruits; leurs sommets couronnés
d'arbres utiles et de jeunes forêts; les déserts devenus
des cités habitées par des peuples immenses; enfin
des communications établies partout, comme au-
tant de témoins de la force et de l'union de la so-
ciété. — On peut tout sacrifier à l'amitié, excepté
l'honnête et le juste. — L'expérience prouve que les
revers éprouvés par les Russes n'ont jamais été
d'une grande importance, vu les ressources im-
menses qu'offre cet empire. — Les comédies de
Molière exceptées, on peut dire que les satires de
Régner sont la plus fidèle peinture des mœurs et
du caractère des hommes. — Nous n'avons que des
notions fort incertaines sur les Chinois, attendu la
défense faite aux Européens de pénétrer dans leur
empire. — La situation des affaires, vue et mûre-
ment examinée, le sénat décida que Ménénus
Agrippa porterait au peuple des paroles de paix.
— La France, y compris l'île de Corse et ses
colonies, renferme une population de trente mil-
lions d'habitants. — La gravitation universelle
supposée un principe vrai, tous les phénomènes
de la nature s'expliquent aisément. — L'Afrique
ne renferme pas cent millions d'habitants, les îles
environnantes y comprises. — Supposé les hommes
sages et modérés dans leurs desirs, la guerre ces-
serait de dépeupler la terre.

Exercices sur le participe passé conjugué avec être.

(57. 58.)

L'Italie, les Gaules, l'Espagne, et une partie de

l'Allemagne, étaient habitées par des étrangers devenus maîtres, et par des natifs devenus serfs : telle fut l'origine du gouvernement féodal. — L'expérience du pendule a été confirmée par les académiciens qui furent envoyés par Louis XV au Pérou ; ils furent obligés vers Quito de raccourcir le pendule à secondes d'environ deux lignes ; ce qui prouve que la terre est plus renflée à l'équateur qu'aux pôles. — L'éloquence est née avant les règles de la rhétorique ; comme les langues ont été formées avant la grammaire. — L'éloquence véritable commença à être cultivée à Rome du temps des Gracques, et ne fut perfectionnée que du temps de Cicéron. — Hortensius, César et plusieurs autres ont été regardés comme des hommes éloquents. — Que sont devenus ces tyrans, ces factieux qui sont parvenus de crime en crime, au gouvernement de l'état ? — Les longues nuits de l'hiver en Suède sont adoucies par des aurores et des crépuscules, qui durent à proportion que le soleil est moins éloigné de la Suède, et la lumière de la lune, qui n'y est obscurcie par aucun nuage, augmentée encore par le reflet de la neige dont la terre est couverte, fait qu'on voyage en Suède la nuit comme le jour. — La religion des Russes, avant Pierre-Grand, était mêlée de superstitions auxquelles ils étaient d'autant plus fortement attachés qu'elles étaient plus extravagantes. — C'est à Guttemberg de Mayence qu'est due la découverte de l'imprimerie. — Le corps le plus subtil est comme un monde où sont réunies des millions de parties arrangées dans l'ordre le plus admirable. — Il y a un siècle, les Moscovites étaient moins civilisés que les Mexicains,

quand ceux-ci furent découverts par Cortez; nés tous esclaves de maîtres aussi barbares qu'eux, ils étaient plongés dans une ignorance absolue. — Les sciences, qui ont été ailleurs le fruit tardif de tant de siècles, sont venues par les soins de Pierre-le-Grand toutes perfectionnées dans ses états. — Ce n'est point dans les écrits ignorés de la multitude, dans les systèmes qui sont produits par l'imagination, qu'il faut étudier les préceptes : c'est sur la connaissance des biens qu'est fondée la vraie morale. — O déplorable sort des choses humaines, qui veut qu'aux succès soient toujours mêlées des disgrâces, et que nos joies soient accompagnées de tristesse !

*Exercices sur le participe passé accompagné
du verbe avoir (59).*

Les peuples septentrionaux ont toujours fait un usage immodéré des liqueurs fortes, et semblent les aimer d'autant plus que la nature les leur a refusées. — Une bonne action est récompensée par le plaisir qu'on a de l'avoir faite. — Que d'hommes ont vécu trop d'un jour ! — Le souvenir des soins qu'on a rendus à ceux qu'on aimait, est la seule consolation qui reste quand on les a perdus. — Quels héros la vertu n'a-t-elle pas formés ! — Tous les animaux et tous les végétaux qui ont existé, ont tiré successivement de la surface du globe terrestre, la matière de leur corps, et la lui ont rendue à la mort. — Superbes montagnes, qui vous avez établies sur vos fondements ? Qui a élevé vos têtes jus-

qu'au-dessus des nues? Qui vous a ornées de forêts verdoyantes, de ces plantes si utiles et si variées, de ces fleurs agréables où sont réunis les couleurs les plus brillantes et les parfums les plus doux? — Démétrius de Phalère étant informé que les Athéniens avaient renversé ses statues: ils n'ont pas, dit-il, renversé la vertu qui me les a dressées. — Après avoir perdu la bataille de Narva, les Russes ont adressé à saint Nicolas une prière publique, trop singulière pour n'être pas rapportée; la voici : « O
 « toi, qui es notre consolateur perpétuel, grand
 « saint Nicolas, par quel péché t'avons-nous offen-
 « sé dans nos sacrifices pour que tu nous aies ainsi
 « abandonnés? nous avons imploré ton assistance
 « contre ces terribles destructeurs, lorsque, com-
 « me des lions et des ours qui ont perdu leurs
 « petits, ils nous ont attaqués, effrayés, blessés, tués
 « par milliers, nous qui sommes ton peuple. Comme
 « il est impossible que cela soit arrivé sans sortilège,
 « nous te supplions, ô grand saint Nicolas, de les
 « chasser bien loin de nos frontières avec la ré-
 « compense qu'ils ont méritée. » — La liberté de
 Dantzick a été attaquée tour-à-tour par les Danois, la
 Suède et quelques princes allemands, et cette ville
 ne l'a conservée que par la jalousie que ces puissances
 ont toujours eue les unes pour les autres. — A la
 bataille de Frauenstadt, livrée en 1706, et où les
 Moscovites avaient jeté leurs armes, dès qu'ils
 avaient vu les Suédois, l'épouvante fut si subite,
 que les vainqueurs ont trouvé sur le champ de ba-
 taille sept mille fusils tout chargés, qu'on avait jetés

à terre sans tirer. — Il est bien peu de généraux dont on ait dit : Il n'a jamais assiégé aucune ville qu'il ne l'ait prise, ni donné aucune bataille qu'il ne l'ait gagnée. — De tous les combats que Charles XII a livrés, celui de Hollosin est le plus glorieux, celui où il a essuyé les plus grands dangers et montré le plus d'habileté. — Une des choses qui ont toujours fort embarrassé les historiens, ce sont les contradictions qu'ils ont souvent trouvées dans les mémoires qu'ils ont consultés. — La patrie est une mère commune que l'Etre suprême a donnée à ces grandes familles appelées nations. — L'admiration que quelques savants ont professée pour les anciens a souvent dégénéré en fanatisme. — Le premier degré du pardon est de ne plus parler de l'injure qu'on a reçue. — Racine, en parlant de Britannicus, disait que c'était celle de ses pièces qu'il avait le plus travaillée. — Descartes, en nous donnant ses découvertes, nous a indiqué la route qui l'y a mené : il serait à souhaiter que tous les inventeurs eussent fait de même ; mais la plupart nous ont caché la marche qu'ils ont suivie, et ce n'est que le résultat de leurs travaux qu'ils nous ont laissé ; il semble qu'ils aient craint ou de trop instruire les hommes, ou de s'humilier à leurs yeux, en faisant connaître les difficultés contre lesquelles ils ont lutté, et qu'ils ont enfin surmontées. — C'est l'éloquence qui a porté les hommes à devenir vertueux, par les louanges qu'elle a données à la vertu, et qui a forcé les vicieux à se cacher, par l'opprobre dont elle les a couverts. — Cicéron dit que la nature lui avait donné une mémoire

heureuse qu'il n'eût jamais besoin d'écrire les discours qu'il avait médités. — Il en est de l'honneur comme de la neige, qui ne peut jamais reprendre son éclat ni sa pureté, dès qu'elle les a perdus.

Juvénal a laissé seize satires, qu'on a divisées en plusieurs livres; ces satires ont servi de modèles à celles que Boileau a composées; mais Juvénal l'a emporté sans contredit sur le poète français par la fermeté et la hardiesse de la touche, comme par la vivacité des couleurs qu'il a employées. — Le caractère distinctif de la satire de Juvénal, c'est cette haine inexorable qu'il a vouée au vice; en attaquant les hommes corrompus, il ne les a jamais raillés de leur perversité, mais il les a poursuivis, le fouet en main, et ne les a abandonnés qu'après les avoir cruellement châtiés. — Tacite, dans la vie d'Agricola, nous a laissé un historique de la Grande-Bretagne, de la conquête et des progrès des Romains, et nous a montré l'influence qu'ils y ont exercée. — Les recherches les plus exactes qu'on ait faites sur l'origine de la peinture n'ont produit que des incertitudes. On ne sait ni les lieux où elle a pris naissance, ni les noms de ceux qui l'ont inventée. Les uns disent qu'elle a commencé à Sycione, et d'autres, à Corinthe. — Celui qui nous a instruits, et nous a inspiré le goût de la vertu, a des droits sacrés à notre reconnaissance. — Villars disait que les deux plaisirs les plus vifs qu'il eût ressentis dans sa vie avaient été le premier prix qu'il avait obtenu au collège, et la première victoire qu'il avait remportée sur l'ennemi. — Les grandes entreprises faites

à contre temps n'ont presque jamais réussi, de même que les semences ne poussent pas, quand on les a jetées en terre hors de saison. — Le café, originaire de l'Arabie, est une des plantes dont la culture est le plus répandue en Amérique. Quelques pieds de cet arbrisseau, ayant été transportés à Paris, y furent cultivés avec soin dans des serres; et c'est de cette ville que sont provenues toutes les plantations que l'on a faites dans le nouveau monde. — Arthémise n'a survécu que deux ans à Mausole, son époux. — Dans tous les lieux de la terre où les hommes ont fouillé, depuis le sommet des montagnes, jusqu'à de grandes profondeurs, ils ont découvert toutes sortes de productions marines, médailles incontestables des grandes révolutions que la terre a essuyées. — La nature a toujours porté les hommes vers les choses qui leur ont plu, et les a éloignés de celles qui leur ont nuï.

*Exercices sur le participe passé des verbes
pronominaux (65).*

Saturne, issu de l'union du Ciel et de la Terre, eut trois fils qui se sont partagé le domaine de l'univers. — C'est la peine que s'est donnée un auteur qui fait que ses écrits sont lus avec plaisirs. — C'est à l'ombre de la paix que les arts sont nés, ont prospéré, et se sont perfectionnés. — Quelles leçons nous aurions perdues, si Cicéron et Fénelon ne s'étaient pas livrés à l'étude de la sagesse! — Les poètes épiques se sont toujours plu à décrire les

batailles. — Parmi les rois qui se sont succédé sur le trône de France, il s'en trouve quelques-uns qui se sont immortalisés par le courage et les vertus qu'ils ont montrés. — Les mauvaises nouvelles se sont toujours répandues plus promptement que les bonnes. — Ces hommes durs et avarés qui se sont fait une loi d'être sourds à la voix du malheur, se sont rendus méprisables, et se sont attiré l'indignation publique. — Si des odeurs attirent chacune également l'attention, elles se conserveront dans la mémoire, dans l'ordre où elles se sont succédé. — Combien de fois l'ignorance ne s'est-elle pas applaudie de ses propres erreurs. — Dès que cette nouvelle se fut répandue, les Romains qui s'étaient réfugiés à Veies, et tous ceux qui s'étaient dispersés dans les villages voisins, s'assemblèrent, et lorsqu'ils se furent choisi un chef, ils marchèrent contre les ennemis, qui s'étaient avancés. — Les Romains, naturellement satiriques, se sont toujours plu aux jeux de mots et aux équivoques que leurs auteurs comiques se sont empressés de répandre avec profusion dans leurs ouvrages, — Cicéron, dans sa jeunesse, s'était livré à la poésie; Juvénal et Quintilien se sont accordés à le regarder comme un poète médiocre. — Les victoires que cet orateur romain avait remportées lui ont donné à Rome un grand crédit, et plus d'une fois les partisans de César et de Pompée se sont disputé le suffrage de cet homme si important, dont la république s'est enorgueillie à tant de titres.

Sous les empereurs, l'éloquence latine a cessé de jeter cet éclat qu'elle avait eu sous les consuls ; alors les formes républicaines se sont effacées ; l'éloquence s'est éloignée de la tribune asservie, et s'est réfugiée dans les écoles ; bientôt elle y est devenue verbeuse et sans but ; et c'est alors que les rhéteurs se sont avisés de ne donner à leurs élèves, pour exercer leurs talents, que des sujets imaginaires, ou des discours déjà traités par d'anciens orateurs.

— La corruption qui avait fait de si grands progrès sous les empereurs qui se sont succédé après Auguste, a dû inspirer la plus vive indignation aux poètes qui se sont senti du penchant pour la satire : c'est alors que Perse et Juvénal ont paru et se sont illustrés. — Les Romains, comme les historiens se sont accordés à les représenter, étaient turbulents, guerriers, agités de troubles intérieurs, et se sont fait la guerre pendant un espace de huit siècles. — Les seuls événements dont la mémoire se soit conservée, sont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui, ayant été décrits par quelque écrivain excellent, se sont sauvés de la foule, comme des portraits d'hommes obscurs que d'habiles maîtres se seraient plu à peindre. — L'archevêque d'Upsal a toujours joui du privilège de sacrer les rois de Suède : c'est un droit que ses prédécesseurs s'étaient arrogé. — La Livonie avait appartenu autrefois aux chevaliers de l'ordre teutonique ; les Russes, les Polonais, les Suédois s'étaient emparés de cette contrée, et s'en

seraient long-temps disputé la possession, si un traité de paix ne l'eût cédée définitivement à la Suède. — Dans le doute, les historiens prudents se sont ordinairement contentés de raconter les faits, et se sont abstenus d'en pénétrer les motifs, persuadés qu'il vaut mieux dire les choses qu'on a sues ou vuës, que de chercher à deviner celles qu'on a ignorées.—Les corps savants se sont fait des objections, et se sont répondu sur les difficultés qu'ils s'étaient faites.

Exercices sur les quatre règles du participe.

(53, 57, 59, 65.)

Le travail et le courage joints ensemble et long-temps soutenus, font surmonter tous les obstacles. — La mort n'est prématurée que pour celui qui meurt sans vertus. — Que de gens ne savent pas oublier les torts qu'on a eus envers eux, ni pardonner les offenses qu'ils ont reçues ! — Quelques savants ont attribué la découverte de la boussole aux Chinois, mais il paraît qu'elle est due à un Génois. — Les grands hommes qui ont paru dans chaque âge, sont les seuls qui aient résisté au torrent des siècles. — Quels hommes ont ignoré combien il est doux et glorieux de secourir l'innocence et la vertu qu'on a injustement opprimées ? — O Télémaque ! craignez de tomber entre les mains de Pygmalion : il les a trempées, ses mains cruelles, dans le sang de Sichée, mari de Didon, sa sœur. Didon, pleine du désir de la ven-

geance, s'est sauvée de Tyr avec plusieurs vaisseaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu l'ont suivie. Elle a fondé, sur la côte d'Afrique, une superbe ville qu'on a nommée Carthage. — La calomnie s'est toujours plu à répandre son venin sur les vertus les plus pures. — Il est arrivé à Britannicus ce qui arrivera toujours à des ouvrages qui se seront distingués par quelque bonté : les critiques se sont évanouies, la pièce est demeurée. — Nées le plus souvent dans l'orgueil et dans l'amour de la gloire, les vertus humaines y trouvent un moment après leur tombeau ; formées par les regards publics, elles vont s'éteindre le lendemain dans les ténèbres ; appuyées sur les jugements des hommes, elles tombent sans cesse comme ces appuis fragiles. — Nous sommes assez vengés, quand la personne par qui nous avons été offensés, est persuadée du pouvoir que son offense nous a donné. — Le dépôt de la tradition se compose de souvenirs que le temps a altérés, et de fictions que l'imagination a créées. — Beaucoup de héros ont subjugué des provinces, mais peu ont réprimé leurs passions, et se sont vaincus eux-mêmes.

Elle est enfin arrivée la plus belle des saisons de l'année, cette époque dont nous avons si vivement désiré le retour, et où la nature, sortie de l'engourdissement dans lequel nous l'avons vue si long-temps, semble s'être ranimée, et vous inviter à suivre son exemple. Qu'elle se renouvelle donc en vous, jeunes élèves, cette ardeur dont vous étiez animés pour l'étude pen-

dant l'année qui s'est écoulée. Je suppose qu'au printemps une belle campagne se soit présentée à vos regards, et que vous vous soyez empressés d'admirer toutes les merveilles qu'elle vous a offertes : quelles sensations n'avez-vous pas éprouvées en présence d'une nature aussi animée qu'elle vous avait semblé morne avant que quelques mois se fussent succédé. Quelles douces émotions ce spectacle ravissant n'a-t-il pas excitées en vous ! Quels sentiments d'admiration et de reconnaissance se sont emparés de votre âme à la vue de tant de richesses unies à tant de beautés ! Qui de vous hésiterait de concourir de tout son pouvoir au but général que la nature s'est proposé ? Déjà paraissent les germes des fruits que l'on attend de vous. Gardez-vous de ressembler à ces arbres stériles qui se sont couverts de fleurs, et qui n'ont pas donné de fruits. En cultivant l'intelligence dont la nature s'est plu à vous douer, vous répondrez aux espérances que nous avons conçues, et vous comblerez les vœux que nous avons formés pour votre bonheur.

Exercice sur le participe passé suivi, soit du sujet (75), soit d'un adjectif, d'un autre participe ou d'un substantif (77).

Plusieurs des altérations qu'a souffertes notre globe ont été occasionnées par le mouvement des eaux. — Les noms de Troie et d'Hector ont toujours disposé l'âme à l'attendrissement : ils rappellent de grandes et mémorables infortunes que les ouvrages d'Homère

le et de Virgile nous ont rendues familières. — La nature s'est montrée sévère à l'égard de plusieurs peuples comme envers beaucoup d'individus. — Malheur aux hommes durs et impitoyables que n'ont jamais attendris les infortunes de leurs semblables.

— Ils poussèrent des cris de joie en revoyant les compagnons qu'ils avaient crus perdus. — Jacques Sobieski, que Charles XII avait destiné au trône de Pologne; était à Breslau, attendant avec impatience la couronne qu'avait portée son père, quand il fut enlevé par trente cavaliers Saxons qu'avait envoyés secrètement le roi Auguste. — Appelés à rendre les peuples heureux, les monarques doivent être justes et bienfaisants comme l'être éternel qui les a faits rois.

— C'est au milieu des camps romains et des débats populaires que se sont formés ces esprits vigoureux, ces génies éloquents inconnus aux peuples qui leur ont succédé. — Charles XII, dans ses sévérités, n'avait pas épargné ses sujets, qui s'étaient vus dépouillés des privilèges auxquels ils s'étaient toujours montrés si attachés. — La puissante république de Carthage forcée de demander la paix aux Syracusains, les oppresseurs de la Sicile successivement détruits, les villes rétablies dans leur splendeur, les champs couverts de moissons, partout l'image de la richesse unie au bonheur : voilà les bienfaits qu'a répandus Timoléon sur cette belle contrée. — Lorsque César eut fait grâce à Marcellus, Cicéron improvisa une harangue, qu'il a retouchée depuis, et que la postérité a jugée un chef-d'œuvre. — Pierre-le-Grand a fondé la ville de Saint-Petersbourg dans laquelle s'est formée de nos

jours une cour brillante, où se sont naturalisés les plaisirs délicats et le goût des beaux arts. — Les hommes qui se sont rendus les plus dignes des regards de la postérité sont ceux qui se sont faits les bienfaiteurs du genre humain. — La réforme des Russes, ainsi que l'avait conçue Pierre-le-Grand, est un des plus grands desseins qu'ait jamais formés l'imagination humaine. — Les anciens ont représenté la nature comme une divinité qu'ils ont faite mère, femme ou fille de Jupiter. — Il y a de la honte à descendre ou à reculer ; il y en a même à rester immobile dans le lieu où nous a placés la fortune. — Des enfants étourdis deviennent des hommes vulgaires ; c'est une observation qu'on n'a jamais vue démentie, et que l'expérience a toujours confirmée.

Exercices sur le participe passé d'un verbe impersonnel (80) ; sur le participe entre deux QUE (86) ; et sur le participe précédé de L' (90)

Les vents qui ont soufflé, la pluie qu'il y a eu, les chaleurs qu'il a fait sont les effets de la bonté de Dieu. — Les moyens de défense que Thémistocle avait déclaré qu'il fallait employer sauverent la Grèce entière du joug dont l'avaient menacée les Perses. — L'affaire paraissant plus grave qu'on ne l'avait cru d'abord, les consuls résolurent de continuer la guerre qu'ils avaient commencée. — Que de livres il s'est imprimé depuis la découverte de cet art admirable qui conserve à chaque siècle le dépôt des connaissances que lui ont léguées les siècles précédents. — La victoire a été aussi funeste aux

ennemis que nous l'avions pressenti. — Le règne de Charlemagne est un des plus glorieux qu'il y ait eu en France. — Les bons effets qu'on a vu que ces rigueurs salutaires ont produits ont démontré la sagesse qui les avait dictées. — Louis XIV trouva dans le château de Versailles, que les arts s'étaient plu à embellir, une résidence telle qu'il l'avait désirée. — La perte de la réputation, celle de la fortune, voilà les malheurs qu'il en a coûté à Eschine pour avoir vécu du temps de Démosthènes. — Que de monuments célèbres il s'est construit en Italie ; on peut dire que cette terre est peuplée de débris et de souvenirs. — Tout le monde a été à même de remarquer qu'une grande nouvelle est presque toujours exagérée dans le principe, et ne se trouve jamais aussi importante qu'on l'avait annoncé. — Les oliviers ont gelé dans nos provinces méridionales pendant les hivers rigoureux qu'il y a eu en 1709 et en 1788 ; les froids excessifs qu'il a fait, il y a quelques années, ont produit le même malheur. — Les succès que Démosthènes avait prévu que Philippe obtiendrait, obligèrent les Athéniens à fortifier leur ville. — Nous ne tardâmes pas à comprendre que la menace des ennemis était plus sérieuse que nous ne l'avions pensé. — La France, comme nous l'avons vue sous les Valois, ne ressemblait en rien à la France que toute l'Europe a admirée, quand, réunie sous Louis XIV, elle a triomphé dans les lettres et les arts, comme sur les champs de bataille. — Quand Rome, comme nous l'avons vu dans l'histoire, s'est crue en dan-

ger, ou qu'elle a voulu réparer les pertes qu'elle avait essuyées, son premier soin a été d'affermir la discipline militaire dont les premiers consuls ne s'étaient pas assez occupés. — Les ambitieux ont presque toujours échoué, parce que presque tous n'ont pas eu la modération qu'il eût fallu au milieu des embarras sans nombre où ils se sont trouvés placés. — En lisant la Phèdre d'Euripide, on trouve plusieurs situations pleines d'intérêt que Racine semble avoir dédaignées, peut-être parce qu'il a trouvé qu'elles s'éloignaient trop des formes cérémonieuses de la tragédie, telle que l'ont imaginée les classiques du siècle de Louis XIV.

Exercices sur le participe passé précédé d'un régime direct et suivi d'un infinitif (96).

Les personnes que j'ai entendues chanter m'ont fait beaucoup de plaisir. — Les acteurs que j'ai vus jouer se sont trouvés médiocres. — Les airs que nous avons entendu chanter, n'étaient pas d'un fort bon goût. — Les pièces que j'ai vu jouer ont été vivement applaudies. — Le Czar Pierre faisait partir des artisans de toute espèce pour Moscou, et n'envoyait que ceux qu'il avait vus travailler lui-même. — L'ignorance et l'erreur nous ont toujours écartés de la perfection des arts et des sciences, et privés de tous les succès que nous aurions pu y trouver. — Henri IV est un des meilleurs rois que la France ait vus naître. — Pour être sûr de la vérité, il faut l'avoir entendu annoncer d'une manière claire et positive. — Les hommes qu'on a vus abuser des plaisirs sont ceux qui s'en sont lassés le plus facile-

ment. — Cent ans d'oisiveté ne valent pas une heure qu'on a su bien employer. — J'avais deux fils, ma plus belle espérance, je les ai vus mourir à mes côtés. — Dans les temps de corruption, à Rome comme à Athènes, les hommes qu'on a vu récompenser, étaient ceux qui l'avaient le moins mérité. — Pierre-le-Grand, après avoir vaincu les Suédois sur terre, les a vus fuir devant sa marine victorieuse, composée de la première flotte russe que la mer Baltique eût encore vue naviguer. — L'action de cette pièce est tellement compliquée que ceux qui l'ont vu représenter, ont encore de la peine à l'entendre. — La plupart des philosophes grecs étaient, en quelque sorte, des professeurs ambulants, que les premiers peuples ont vus aller de ville en ville pour enseigner les éléments des sciences et des arts. — Que reste-t-il des monuments qu'Alcibiade et Démosthène ont vu construire? Quelques ruines que les barbares n'ont pas même respectées. — Loin des bords qui nous ont vu naître, nous ne saurions jouir d'un bonheur parfait. — Les mauvaises nouvelles que nous avons entendu débiter se sont trouvées fausses. — Nous l'avons vue, la fille du péché, l'affreuse et cruelle mort; nous l'avons vue venir dans nos cabanes, où le crime l'a conduite. — Quelles que soient les explications satisfaisantes qu'ils ont prétendu avoir données, ils n'en ont pas moins paru blâmables. — Adieu, paisible et heureuse contrée que j'ai vue tant de fois s'embellir aux rayons de l'astre du jour, et que j'ai entendu chanter par l'immortel auteur d'Abel, digne rival de Florian; adieu, aimables enfants, auprès de qui nous avons

éprouvé de si douces jouissances, et que, comme de jeunes plantes aimées du ciel, nous avons vus s'élever par les tendres soins d'un vénérable patriarche; adieu, terribles avalanches, que j'ai entendues s'écrouler avec fracas, et qui nous avez menacés tant de fois de la mort, vous nous effrayez moins que les dangers toujours renaissants auxquels nous allons être exposés dans le tourbillon du monde.

Exercices sur les participes FAIT (104), LAISSÉ (111), suivis d'un infinitif, et sur certains participes après lesquels l'infinitif est sous-entendu (115).

Quels fruits pouvons-nous attendre des injustices que nous avons fait éprouver aux autres, des mépris que nous avons eus pour eux, si ce ne sont les fruits amers et empoisonnés de la haine et de la vengeance? — Les passions que nous avons laissées fomentier finissent par nous subjuguer. — Tel est l'attachement naturel des hommes pour le sol qui les a vus naître, qu'on relève aujourd'hui les bâtiments que l'éruption du Mont-Etna a fait écrouler. — Un général, ayant vu que tous ses soldats s'étaient laissé prendre, dit de sang-froid à quelques officiers qui lui étaient restés fidèles : marchons à l'ennemi, et sachons mourir. — Les rois qui ont gouverné leurs peuples avec justice et modération, en ont toujours obtenu les sacrifices qu'ils ont voulu. — On a eu pour son âge et pour sa faiblesse tous les égards qu'on a dû. — Les Romains ont souvent accusé leurs orateurs de n'avoir pas pratiqué une morale très-rigide, et de s'être laissé corrompre par

les présents qu'ils recevaient de leurs clients. — Les serpents paraissent privés de tout moyen de se mouvoir , et uniquement destinés à vivre sur la place où le sort les a fait naître. — Je lui ai lu mon épître très posément, jetant dans la lecture toute la force et tout l'agrément que j'ai pu. — Quelque sévères que soient ces décrets, la force des circonstances les a fait admettre, et les a laissés passer. — Néron, une fois maître du souverain pouvoir, a fait tous les maux qu'il a pu, et a commis toutes les cruautés qu'il a voulu. — On a retrouvé rarement les occasions qu'on a laissées échapper. — Charles XII, fâché de ce que les trois cents soldats avec lesquels il avait soutenu un siège contre toute une armée turque, s'étaient laissé prendre dans leurs retranchements, dit au pacha dont il était prisonnier : Ah ! s'ils s'étaient défendus comme ils l'auraient dû, on ne nous aurait pas forcés en dix jours. Hélas ! dit le Turc, voilà du courage bien mal employé.

Exercices sur le participe passé précédé d'un régime direct, et suivi d'une préposition et d'un infinitif (118).

Les orateurs romains se sont perfectionnés, en s'aidant des conseils des savants grecs que la guerre de Mithridate avait forcés de se réfugier à Rome. — Partout les rayons perçants de la vérité vont venger la vérité qu'on a négligé de suivre. — L'éruption du Vésuve est un de ces spectacles que la na-

ture s'est réservé de montrer seule à l'admiration de l'homme. — Les premiers philosophes se sont bornés à enseigner une morale naturelle. — Nous demandons que tu pardonnes à ceux que tu as résolu de punir. — Timoléon fit revenir les habitants que la cruauté du tyran avait forcés de s'exiler. — La philosophie qu'Anaximandre a commencé à répandre dans la Grèce, fut illustrée par les Socrate, les Platon, les Aristote, qu'on a vus briller avec tant d'éclat. — Les bons rois sont immortels : la reconnaissance des peuples s'est chargée d'éterniser leur mémoire. — Ne faites rien qui ne soit digne des maximes de vertus qu'on a tâché de vous inspirer. — Les problèmes que le célèbre Pascal avait donnés à résoudre aux savants de l'Europe, n'ont point été résolus, bien que ceux-ci aient fait tous les efforts qu'ils ont pu pour en trouver la solution. — Pénélope n'aura pu résister à tant de prétendants ; son père l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. — L'habitude que nous avons contractée de juger trop promptement, nous fait tomber dans bien des erreurs. — Voilà les ennemis que la reine a eus à combattre, et que ni sa fermeté, ni sa prudence n'ont pu vaincre. — Quand les sénateurs s'aperçurent que le peuple romain persistait dans la résolution qu'il avait formée de quitter la ville, ils comprirent enfin que la sédition était plus sérieuse qu'on ne l'avait pensé d'abord. — Un bonheur constant n'est pas fait pour l'homme : quelles tempêtes n'ont pas eues à essuyer ceux qui sont enfin entrés dans le port ! — Notre langue que

des hommes de génie se sont appliqués à perfectionner, s'est répandue partout, et est, en quelque sorte, devenue universelle. — Les erreurs qu'il a contribué à propager, ont étouffé la vérité. — Les hommes véritablement bienfaisants ne se sont jamais lassés de l'être, et la crainte de faire des ingrats ne les a jamais empêchés de faire du bien. — Les difficultés qu'on a cherché à vaincre, deviennent plus faciles à surmonter. — Quels reproches n'ont pas eus à se faire ces princes que leur ambition a rendus le fléau de leurs peuples! — Eschine reprochait à Démosthènes tous les maux qui étaient résultés de la guerre qu'il avait conseillé aux Athéniens d'entreprendre.

Exercices sur le participe passé de certains verbes pronominaux (127).

Les méchants se sont toujours attaqués aux honnêtes gens. — Les paroles qui se sont échappées de sa bouche avaient toute l'éloquence du sentiment. — Les juges se sont avisés d'un singulier expédient pour lui faire avouer la vérité, qu'il avait jusqu'alors tenue cachée. — Rarement nous nous sommes aperçus de nos défauts, tandis que ceux des autres ne nous ont presque jamais échappé. — Ne vous fiez point à ces hommes qui se sont toujours joués de leurs serments. — Les hommes se sont toujours plaints de la fortune, à laquelle ils ont attribué tous leurs malheurs; mais quand leurs entreprises ont échoué, ont-ils bien fait tous les efforts qu'il eût fallu? — Les Russes, avant Pierre-le-Grand,

avaient ignoré l'usage des chiffres ; ils ne s'étaient servis jusqu'alors, pour leurs calculs, que de petites boules enfilées dans des fils d'archal.—On dit qu'une femme de Scanie, qui s'était étudiée à supporter les plus grandes rigueurs que la nature humaine puisse soutenir, a vécu plusieurs mois, sans prendre d'autre nourriture que de l'eau. — Que d'hommes ne se sont jamais doutés qu'il est plus agréable de faire du bien que d'en recevoir ! — Les ames honnêtes qui se sont toujours livrées à la vertu, ne se sont jamais aperçues des sacrifices qu'elle exige.— Les hommes qu'on a vus abuser de la fortune ne se sont jamais persuadés que le malheur pouvait les atteindre. — Les dieux dont ils s'étaient joués se sont plu à leur susciter des ennemis. — Les hommes se sont toujours imaginé qu'ils ont le temps de penser à la mort, et ils passent leur vie sans y penser. — De tout temps, les sages se sont servis des fous. — Les anciens ne s'étaient point figuré que le soleil est immobile, au centre de l'univers.—Les hommes d'un mérite supérieur ne se sont jamais prévalus des avantages que la nature leur a départis.—Tous ceux qui se sont persuadés qu'une intrigue froide pourrait soutenir leurs pièces, les ont vues tomber. — Les Etoliens qui s'étaient imaginé qu'ils domineraient dans la Grèce, furent au désespoir, quand ils virent qu'ils s'étaient donné des maîtres.

Exercices sur le participe passé accompagné d'un régime indirect où la préposition est sous-entendue (133); sur les participes COUTÉ, VALU. (136); et sur le participe passé précédé de LE PEU (137).

Il ne vous parlera pas par modestie du peu de capacité qu'il a acquise dans la direction des affaires publiques. — La fable rapporte qu'Épiménide, s'étant réveillé au bout de trente ans, qu'il avait dormi dans une caverne, ne connaissait plus personne. Que d'Épiménides il y a eu dans ces derniers temps ! — C'est le peu de peine que cela vous a fait qui nous porte à croire que vous avez un mauvais cœur. — Les soixante-douze ans que Louis-le-Grand a régné, il les a régné glorieusement. — Joseph, voyant avec douleur le peu d'estime que les Hébreux avaient inspiré aux Romains, entreprit de s'élever lui-même en élevant sa nation. — Plusieurs historiens ont prétendu que Louis XIV fit brûler les mémoires qui lui furent présentés par les entrepreneurs du château de Versailles, ne voulant pas que la postérité sût quelles sommes énormes a coûté ce magnifique palais. — Des institutions libres ont toujours fait le bonheur des peuples qui les ont possédées; la prospérité publique a diminué partout où on les a vues s'éteindre, et toute nation, en lisant son histoire, sera forcée de reconnaître que c'est au peu de liberté qu'elle a eue, qu'elle a dû ses succès et sa puissance. — Thétis aurait voulu que son fils Achille eût passé à la cour de Lycomède les dix années que

la guerre de Troie a duré, mais il fut reconnu par Ulysse au siège de cette ville, où Achille trouva la mort comme l'oracle l'avait annoncé. — On ne doit jamais regretter ni le temps ni la peine qu'a coûtés une bonne action. — Le peu de mots que vous lui avez adressés ont suffi pour porter dans son cœur une douce consolation. — Les cent louis que ce cheval a coûté, il ne les a jamais valu. — C'est au peu d'ouvrages historiques que nous avons conservé qu'il faut attribuer l'ignorance où nous sommes plongés sur certains faits de l'histoire ancienne. — Calypso, en apprenant au jeune Télémaque les malheurs que son père Ulysse avait éprouvés, n'oublia pas les dangers qu'il avait courus entre Charybde et Scylla. — Ne pas écrire correctement, c'est dévoiler le peu d'instruction qu'on a reçu. — Toutes les années que vous avez croupi dans une honteuse insouciance, ont été perdues pour vous. — La langue que Périclès, Alcibiade et Démosthènes ont parlée est une des plus riches qu'il y ait jamais eu. — Le peu d'ouvrages qu'a composés Collardeau font regretter qu'il n'ait pas écrit davantage. — Les jours que nous aurons existé sur la terre ne sont qu'un point en comparaison de l'éternité. — Qu'il est doux de se rappeler les jouissances que nous a valuées une bonne action. — D'où viennent le plus souvent les difficultés, si ce n'est du peu d'attention qu'on y a donné? — Les chagrins que nous ont coûtés les richesses n'ont jamais été compensés par les plaisirs qu'elles nous ont valu.

Exercices sur le participe passé précédé de deux substantifs (144, 146, 147).

On a dit avec justice d'Aristide que c'est le bonheur du peuple, plutôt que sa propre gloire, qu'il s'est proposé. — Est-ce un père ou un époux qu'on a vu exposer follement sa vie? — L'homme de bien est trop confiant : la candeur, l'innocence qu'il a toujours montrée l'a rendu quelquefois dupe des méchants. — A Athènes, comme à Rome, une statue, une couronne de laurier, un éloge était considéré comme une récompense immense pour une bataille gagnée. — A la vue du danger, une foule de jeunes guerriers se sont offerts. — Cette multitude d'ennemis que la guerre avait attirée sur notre territoire, s'est dissipée en un clin d'œil à l'approche de nos soldats. — Combien de révolutions se sont opérées, depuis que les hommes se sont réunis ! — Autant de combats ce général habile a livrés, autant de victoires il a remportées. — Les véritables critiques ne se sont jamais attachés à tourner en ridicule les défauts personnels des auteurs ; c'est l'ouvrage, plus que la personne, qu'ils ont attaqué. — C'est l'affection, l'amour que Louis XII a montré pour ses sujets qui l'a fait surnommer le Père du peuple. — Quels miracles un petit nombre de soldats persuadés de l'habileté de leur chef ne peuvent-ils pas enfanter ! — Henri IV sera toujours cher aux Français, parce que, dans toutes ses actions, c'est la félicité, aussi bien que la gloire de la nation, qu'il a eue en vue. — Les auteurs ne se sont jamais fait scrupule d'imiter les

grands écrivains qui les ont précédés ; c'est ainsi que nos grands poètes se sont approprié une quantité d'expressions heureuses qu'ils ont empruntées aux Grecs et aux Romains. — Ce sont les vertus de Fénelon, ainsi que ses talents, que tout le monde a admirées. — Que d'obstacles ces deux grands hommes ont surmontés ! combien de difficultés ils ont vaincues ! que de dangers ils ont courus ! combien de nations encore barbares ils ont civilisées ! autant de lois ils ont faites, autant de sources de prospérités ils ont ouvertes. — Quand un historien parle avec froideur d'un homme ou d'une action qu'on a toujours admirée, on peut être sûr qu'il ne partage pas ce sentiment. — Ce grand nombre d'écrivains célèbres que le XVII^e siècle a produit l'a plus immortalisé que les victoires que Louis XIV a remportées. — La satire romaine était une composition dramatique dans laquelle la totalité des rôles principaux était jouée par des satyres et des faunes. — Plus de précautions vous avez prises, moins de dangers vous avez courus. — Comment pourrai-je arrêter ce torrent de larmes que le temps n'a pas épuisé, que tant de justes sujets de joie n'ont pas tari !

Exercices sur le participe accompagné du pronom EN (156), et sur le participe des temps surcomposés (165).

Quelque extraordinaires qu'aient paru ces faits, la vérité en a été confirmée par les récits qu'ont faits les voyageurs les plus dignes de foi. — Les enfants qu'on a habitués à craindre les ténèbres, se sont rarement guéris de la peur qu'on leur en a faite. — Les choses

long-temps désirées sont presque toujours au dessous de l'idée qu'on s'en est formée. — Confucius a dit en parlant des hommes : J'en ai vu un grand nombre qui étaient peu propres aux sciences, mais je n'en ai vu aucun qui fût incapable de vertu. — Ce ne sont pas les victoires seules qui ont rendu David le modèle des rois ; Saül en avait remporté comme lui sur les Philistins et les Amalécites. — Cassius , naturellement fier et impétueux, ne cherchait dans la perte de César que la vengeance de quelques injures qu'il en avait reçues. — Les hommes qu'on a vus abuser des plaisirs, sont ceux qui s'en sont lassés le plus facilement. — Rappelez-vous, mes amis, les chagrins qu'il vous en coûté pour vous être laissés aller au plaisir de dire un mot piquant. — Que d'hommes ont agi légèrement le matin, et s'en sont repentis le soir ! — Ce qui a le plus contribué à rendre les Romains maîtres du monde, c'est qu'ayant combattu contre tous les peuples, ils se sont toujours défaits de leurs usages, dès qu'ils en ont trouvé de meilleurs. — Parmi les ouvrages que les anciens ont composés, il s'en est égaré de fort intéressants, dont la perte doit être à jamais déplorée. — Baléazar, en possédant les cœurs, possédait plus de trésors que son père n'en avait amassé. — Quand un homme nous a obligés, les services que nous en avons reçus doivent nous pénétrer de reconnaissance. — Que les hommes sont peu sages ! combien n'en a-t-on pas vu qui ont sacrifié au plaisir d'un moment, toutes les jouissances de l'avenir ! — La Henriade est le seul poème épique que nous ayons : les

éditions multipliées qui s'en sont faites, l'ont répandue chez toutes les nations éclairées. — J'ai répondu à votre lettre, aussitôt que je l'ai eu lue. — Bien des peuples n'ont apprécié les avantages de la liberté que lorsqu'ils l'ont eu perdue.

Isabelle et Ferdinand formèrent une puissance telle que l'Espagne n'en avait pas encore vu depuis le rétablissement des chrétiens. — La renommée que Virgile a décrite d'une manière si brillante, est fort supérieure à toutes les imitations que nous en avons vues. — Combien d'esprits se sont élevés par le travail ! combien n'en a-t-on pas vu atteindre et souvent surpasser la hauteur des génies les plus sublimes ! — L'usage des cloches est, chez les Chinois, de la plus haute antiquité ; nous n'en avons eu, en France, qu'au sixième siècle de notre ère. — Tous les poètes latins ont été effacés par Virgile, dont les ouvrages sont devenus, pour ainsi dire, modernes par cette multitude de traductions qu'on en a donnée. — Il est probable que la terre a éprouvé autant de révolutions physiques que la rapacité et l'ambition en ont causé parmi les peuples. — Parmi les généraux que la fortune a le plus constamment favorisés, il s'en est trouvé bien peu qui n'aient jamais été vaincus. — De quel capitaine l'histoire peut-elle dire : autant de batailles il a livrées, autant il en a gagnées ? — Les premiers peuples, qui avaient fait d'abord usage de la danse dans leur culte, s'en sont servis ensuite au théâtre. — Nous avons arraché plus de secrets à la nature dans l'es-

pace de cent années que le genre humain n'en avait découvert depuis le commencement des siècles. — Le courage est journalier : souvent les soldats ont un jour montré autant d'impatience d'aller à l'assaut qu'ils en avaient eu peu le jour précédent. — La plupart de ceux qui ont usurpé le trône ont mal fini : ils s'en sont emparés par la violence, ils s'en sont vus renversés par la même cause qui les y avait élevés ; il semble qu'ils n'aient pu éviter leur perte malgré le cri de leur conscience, qui les en avait cent fois menacés. — Que d'ouvrages précieux le temps nous a enlevés ! combien nous en aurions conservé, si l'imprimerie eût existé pendant les beaux jours que les lettres ont fleuri chez les Grecs et chez les Romains ! — Il est assez ordinaire aux personnes à qui le ciel a donné de l'esprit et de la vivacité, d'abuser des graces qu'elles en ont reçues. — On a frappé bien plus de médailles à la gloire des princes qui ont réparé des édifices, qu'on n'en a frappé à l'honneur de ceux qui en ont fondé de nouveaux. — Les hommes qui se sont fait craindre s'en sont ordinairement repentis ! Que de malheurs il en est résulté pour eux ? — Cette nouvelle s'est répandue dans toute la ville, aussitôt qu'on l'a eu connue. — Que de pays nous aurions eu parcourus, sans la guerre qui est survenue, et qui nous en a empêchés.

RÉCAPITULATION

OU

EXERCICES SUR TOUTES LES DIFFICULTÉS DU PARTICIPE
PASSÉ.

I.

Enfants, souvenez-vous que la nature n'a prolongé la faiblesse et l'imbécillité de l'homme, que pour le lier plus étroitement à ceux dont il a reçu la vie. Si elle eût voulu vous dispenser de la reconnaissance qu'elle vous a imposée, elle vous eût pourvus des moyens de vivre indépendants à votre naissance, et de vous suffire à vous-mêmes. Votre longue enfance est dénuée de force et d'intelligence ; votre faiblesse n'a point pour ressource la ruse ni la finesse de l'instinct. Tel est l'ordre de la nature, elle vous a forcés à chérir et à révéler vos parents ; il semble qu'elle vous ait abandonnés à leurs soins pour leur en laisser le mérite, et qu'elle ait consenti à passer pour marâtre, afin de donner lieu à toute la tendresse qu'ils vous ont témoignée. Ainsi, quand elle vous a tout refusé, elle a suppléé à tout par l'amour maternel. Rappelez-vous donc votre enfance, et tous les soins qu'elle a coûtés à vos parents ; rappelez-vous qu'ils vous ont dérobés aux besoins, aux périls qui vous ont assiégés ; songez à tant de biens, songez que c'est de vos parents que vous les avez reçus. La nature, quand elle vous a jetés parmi les écueils dont cette vie est semée, s'est reposée sur l'amour de ceux qui vous en ont garantis ;

mais le plus grand des biens que vous ayez reçus de leur tendresse vigilante, c'est de vous avoir éclairés sur les moyens de vivre heureux : c'est de vous avoir adoucis, apprivoisés, soumis aux lois de l'équité, de la raison, de la sagesse. Sans les soins qu'ils n'ont cessé de vous prodiguer, vous seriez restés sauvages, stupides, féroces, comme les générations barbares qui nous ont précédés. Aimez donc vos parents pour vous avoir enseigné l'usage des dons de la vie, dont l'innocence fait le charme, et dont la vertu fait le prix.

II.

Madame Viot avait été mariée d'abord à M. d'Autremont, puis en secondes nocces à M. Bourdic. Lorsqu'elle se fut remariée en troisièmes nocces à M. Viot, elle se fixa à Paris, où sa société fut recherchée de tout ce qu'il y avait de gens aimables. Douée d'une présence d'esprit rare, elle répondait toujours gaîment aux traits malins qui lui étaient lancés. Dès sa plus tendre jeunesse elle avait montré la plus grande facilité à faire des vers. Elle savait les règles de la versification sans les avoir étudiées; et, comme son imagination très-active avait été éveillée de bonne heure, les expressions venaient d'elles-mêmes se placer sous sa plume, ou du moins une facilité apparente cachait la peine qu'elles lui avaient coûtée. Sa figure était loin d'être remarquable; mais elle avait une taille élégante, ce qui lui faisait dire plaisamment, en parlant d'elle-même, que si la nature avait manqué la

façade, du moins elle s'était surpassée dans l'édifice. Elle avait beaucoup de grâces, et après l'avoir examinée attentivement, on était étonné de la trouver beaucoup moins jolie qu'on ne l'avait crû d'abord. Afin de réparer ce désagrément, elle s'était appliquée à acquérir des connaissances profondes dans tous les genres. Une honnête aisance, une heureuse existence permirent à madame Viot de se livrer au goût qu'elle avait toujours eu pour la musique et pour la poésie. Mais elle n'a jamais attaché aucune importance à ses productions, même à celles où, s'étant laissée aller à l'inspiration de son génie, elle s'est montrée vraiment poète ; et elle n'était pas peu étonnée, quand elle lisait dans l'amanach des Muses les vers qu'on lui avait dérobés. Madame Viot s'était tracé un cercle littéraire, dont elle ne s'est jamais écartée, excepté deux fois : la première par une ode au silence, que n'auraient pas désavouée nos meilleurs poètes, et la seconde dans son éloge de Montaigne, ouvrage dans lequel, il faut l'avouer, elle s'est laissé surpasser par tous les écrivains qui se sont occupés du même sujet.

III.

Tu ne saurais t'imaginer, ma chère cousine, combien je me suis trouvée malheureuse, quand je me suis éloignée de toi. Tu m'a priée de t'écrire tous les huit jours, tu ne me reprocheras pas d'avoir manqué à la parole que je t'ai donnée. Je ne te dirai rien de notre voyage : nous avons été transportées de Paris à la campagne de mon oncle sans nous

être aperçues que nous fussions en route. Les plus beaux sites ont passé devant nous, ou plutôt nous nous sommes vues passer devant eux, comme un éclair ; mais je serais fort en peine de te donner les détails que tu m'as chargée de t'écrire sur un pays à travers lequel nous avons roulé dans notre chaise de poste. Il me serait impossible de recueillir les idées confuses qu'il m'en est resté. Enfin nous sommes arrivées après dix-huit heures de marche. Figure-toi que j'ai trouvé réunies ici toutes les beautés de la nature et de l'art. Joins à ces tableaux qui m'ont transportée d'admiration, une société bien plus aimable que je ne l'avais espéré, des parents qui m'ont reçue comme une sœur, et qui ne se sont occupés à l'envi que des moyens de varier nos jeux et nos plaisirs. Si mon imagination se fût plu à concevoir toutes les jouissances de la vie réunies dans quelque coin isolé du monde, elle ne m'aurait présenté que l'image de celles que nous avons goûtées dans cette solitude. Jusqu'ici nous nous sommes beaucoup amusées, mais nous n'avons pas perdu nos journées. Notre oncle nous a constamment occupées de travaux utiles. Les lettres qu'il nous a données à écrire nous ont exercées dans le genre épistolaires ; et c'est un délassement, plutôt qu'une étude, qu'il nous a imposé. Le sujet de l'applification que notre oncle nous a chargées de faire, aujourd'hui, est la description d'un jeu qui nous a fort amusées. Je suis vivement intéressée à bien traiter ce sujet, car tu sauras qu'un juri est établi pour en connaître, et que ce juri, composé de tous nos grands parents, doit décerner au vainqueur la récompense qu'il aura mérité d'obtenir,

IV.

Bélisaire envahit l'Afrique avec une flotte que Justinien avait fait équiper, et une armée de cinq mille soldats. C'est une des entreprises les plus hardies qu'on ait tentées; car la flotte composée de tous les vaisseaux de l'Orient que Léon avait aussi envoyés contre les Vandales dans l'Afrique ne s'en était pas emparée, et avait pensé perdre l'empire. Les circonstances ont beaucoup favorisé Bélisaire dans cette campagne. La grande quantité de provisions qu'il avait tirée de Sicile, en conséquence de l'alliance qu'il avait contractée avec Amalasonte, reine des Goths, lui avait facilité cette conquête. Lorsqu'il fut envoyé dans l'Italie, qu'il avait eu ordre d'attaquer, s'étant aperçu que les Goths ne s'étaient maintenus dans leurs possessions que grâce aux subsistances que leur avait fournies la Sicile, il avait commencé par la conquérir, et son armée dès-lors s'était trouvée dans l'abondance, tandis que les ennemis qu'elle avait eus à combattre, après s'être laissé enlever la Sicile, s'étaient trouvés affamés et réduits à la dernière extrémité. Carthage, Rome et Ravenne furent enlevées aux barbares. Les rois des Goths et des Vandales, que Bélisaire avait envoyés captifs à Constantinople, avaient servi à l'ornement des triomphes qu'on avait enfin vus se renouveler. Les principales causes des succès de Bélisaire doivent être attribuées à ses qualités personnelles. Fidèle aux maximes des premiers Romains qu'on avait laissées tomber dans l'oubli, et que lui seul avait fait

renaitre, il s'était formé une armée que les anciennes armées romaines n'auraient pas surpassée. Les grandes vertus se sont ordinairement cachées ou perdues dans la servitude ; mais la grandeur de cette ame et la supériorité de ce génie n'ont pu être étouffées par le gouvernement tyrannique de Justinien.

V.

Quelque habile que soit un écrivain, si la réflexion n'a pas guidé sa plume, s'il l'a laissée marcher au hasard, l'ensemble de son ouvrage choquera, quelques beautés qu'il ait su semer dans les détails ; et l'impression que produira un tel ouvrage ne répondra pas à l'idée que l'auteur s'en était formée. C'est pour n'avoir pas apporté à la matière qu'ils s'étaient proposé de traiter toute l'attention qu'ils auraient dû ; c'est pour ne pas s'en être rendus maîtres par une étude approfondie, et, en quelque sorte, pour s'être laissé dominer par leur sujet, que des hommes d'esprit se sont trouvés embarrassés, et qu'un sujet, peut-être fort riche, ne leur a pas présenté toutes les ressources qu'ils avaient supposé qu'ils y trouveraient. Ce n'est point que ces écrivains aient manqué d'idées : au contraire, un grand nombre d'idées se sont offertes à leur esprit ; mais comme ils ne les ont pas comparées, ils ne se sont pas aperçus qu'ils dussent préférer les unes aux autres, et ne se sont pas attachés à établir entre elles une subordination telle qu'on l'aurait désiré. De là le peu de suite qu'on a remarqué dans leurs compositions, le peu de répugnance qu'on a éprouvée en les lisant, quoique d'ailleurs

elles ne fussent pas dépourvues d'un certain mérite; et enfin les critiques fondées qu'elles ont values à leurs auteurs de la part des esprits solides qui se sont toujours plu à n'accorder leur approbation qu'aux ouvrages qu'une raison sage et éclairée a fait éclore. Ce n'est pas ainsi qu'ont procédé Racine, Boileau, et tant d'écrivains supérieurs qu'on a vu admirer par toutes les nations policées. Après s'être tracé un plan, il se sont empressés de mettre en ordre les pensées qu'ils ont jugées appartenir essentiellement à leur sujet, et ensuite ils se sont livrés au plaisir d'écrire. Alors les idées se sont succédé sans effort, parées des charmes de l'imagination et ornées d'un naturel propre à cacher la peine qu'elles ont coûtée : telle est représentée à sa naissance la déesse Minerve, que les anciens nous ont rapportée être sortie tout armée du cerveau de Jupiter.

VI.

Il y a des choses qu'on a répétées jusqu'à satiété parce qu'on les a entendu dire une fois. Les historiens ont tous parlé de la faute qu'ils ont prétendu qu'Annibal a commise en ne marchant pas droit à Rome après la victoire qu'il avait remportée à Cannes. Il est vrai que la frayeur qu'avait répandue dans Rome cette nouvelle, fut d'abord extrême; mais la consternation d'un peuple belliqueux, qui s'est presque toujours tournée en courage, peut-elle être comparée à celle d'une vile populace qui n'a jamais senti que sa faiblesse, et qui s'est laissé abattre par le moindre revers? Une preuve que les Carthaginois n'auraient pas réussi,

c'est que les Romains, après avoir essuyé tant de pertes, se sont encore trouvés en état d'envoyer partout du secours. Parmi les fautes qu'on a reproché à Annibal d'avoir commises, il en est une sur laquelle les historiens se sont plu à insister, celle d'avoir mené son armée à Capoue, de l'avoir laissée passer l'hiver dans cette ville, où elle s'est amollie ; mais ceux qu'on a entendus soutenir cette opinion, n'ont pas remonté à la vraie cause, ou ne s'en sont pas occupés : les soldats de cette armée que la victoire avait enrichis, n'auraient-ils pas trouvé partout Capoue ? C'est par les succès mêmes qu'avait obtenus Annibal, que cette guerre a commencé à changer. Ce n'étaient point les magistrats de Carthage qui avaient nommé Annibal et ses lieutenants, et qui les avaient envoyés combattre en Italie. Le peu de secours en hommes et en argent que ce général a reçu l'a mis hors d'état de tenir la campagne. Tant qu'il est resté avec son armée tout entière, il a battu les Romains : mais lorsqu'il fut forcé de mettre des garnisons dans les villes dont il s'était emparé, de défendre les alliés qu'il s'était faits, d'assiéger des places, ou de les empêcher d'être assiégées, ses forces se sont trouvées trop petites, et c'est ainsi que la plus grande partie de ses ressources fut anéantie en détail.

VII.

Il importe de combattre une opinion que nous avons entendu émettre par des hommes du siècle, et que des esprits légers se sont trop empressés d'ac-

cueillir : c'est qu'en tous temps l'imitation s'est montrée ennemie du génie; qu'elle a étouffé plus de talents qu'elle n'en a produit ; que l'esprit a toujours suffi aux personnes que la nature en a douées, et que ceux qui se sont crus obligés d'imiter les grands modèles se sont flétris d'une espèce d'esclavage. Ce n'est pas ainsi qu'ont pensé, ni que se sont exprimés ces beaux génies dont la postérité s'est plu à nous transmettre les chefs-d'œuvre. Tel n'a pas été non plus le langage de ces grands écrivains que le siècle de Louis XIV a vus naître; que l'éclat de leurs productions a rendus immortels; que le monde entier a admirés comme les législateurs dans l'art d'écrire; enfin que l'envie s'est vue contrainte de respecter, ou que sa malignité s'est efforcée en vain d'égaler. Persuadés que les facultés intellectuelles, si l'art ne s'en est emparé pour les perfectionner, ne se sont jamais élevées au dessus du médiocre, Démosthène et Cicéron, Bossuet et Fléchier, et tant d'autres génies supérieurs qui se sont succédé et se sont rendus célèbres dans la carrière des lettres, se sont imposé l'obligation salutaire de chercher dans les modèles étrangers des appuis et des secours sans lesquels ils n'auraient jamais atteint à ce degré de gloire où on les a vus parvenir. En effet n'est-ce pas sur les écrivains que l'approbation unanime s'est accordée à placer au premier rang, que doivent se fixer les regards de ceux qui se sont proposé d'y parvenir. Voyez l'arène où rivalisent une multitude de concurrents réunis pour se disputer le prix de la course : on n'y prend pas pour rivaux ceux qui ont suc-

combé dans la lice long-temps avant de l'avoir parcourue ; mais ceux qui se sont élancés avec ardeur vers le but , et qui s'en sont approchés plus légers que le vent.

VIII.

C'est près de Coutras que s'est livrée la bataille de ce nom , dans laquelle Henri de Navarre a dispersé toutes les troupes qu'Henri III avait confiées au duc de Joyeuse. Les six mille soldats qu'avait rassemblés le roi de Navarre s'étaient placés dans une position avantageuse. Les dix-huit mille hommes de l'armée royale qui leur étaient opposés , paraissaient mieux équipés ; la cavalerie parfaitement dressée , était beaucoup mieux montée qu'on ne l'avait supposé. Dès la première charge , les Protestants avaient commencé à plier. Déjà des cris de victoire qu'on avait entendus retentir dans les rangs des Catholiques , semblaient leur présager le succès. Mais l'infanterie protestante s'était ralliée ; et les capitaines Montgommeri et Belsunce s'étant écriés , *Enfants il faut périr , mais au milieu des ennemis , et l'épée à la main* , tous se furent bientôt jetés tête baissée sur l'infanterie catholique , et en un instant l'eurent enfoncée et forcée de prendre la fuite. A la troisième charge qu'avait tentée Joyeuse , sa troupe s'étant laissé emporter par la fougue , et ayant pris carrière de trop loin , s'était vue forcée de fuir précipitamment devant les escadrons du roi de Navarre , qui l'avaient attendue de pied ferme. En même temps , les arquebusiers de ce roi qui s'é-

taient avancés pour soutenir les escadrons, avaient couché par terre une infinité de cavaliers qu'ils avaient attaqués, et répandu la terreur dans le reste avant que ceux-ci se fussent reformés. Dès qu'ils eurent fait leur décharge, les escadrons du même prince, s'étant tenus serrés, et étant partis à propos, avaient enfoncé ceux du duc de Joyeuse, et les avaient dispersés. L'action ne dura pas une heure. Le duc de Joyeuse, et les officiers qui l'avaient conseillé, s'étant aperçus de la faute qu'ils avaient commise, et voyant la bataille perdue, s'étaient retirés derrière leur artillerie ; mais Joyeuse ayant été rencontré dans sa retraite par les ennemis, fut tué d'un coup de pistolet, malgré l'appât d'une rançon de cent mille écus qu'il avait promis de payer aux soldats qui s'étaient emparés de lui.

IX.

Comme tous les barbares sont entrés pêle-mêle dans l'empire Romain, ils se sont incommodés réciproquement ; aussi la politique des Romains les a-t-elle constamment excités à s'armer les uns contre les autres, et les a laissés s'entre-détruire. Voilà pourquoi ils ne se sont établis qu'avec peine, et l'empire d'Orient doit à cette politique les siècles qu'il a subsisté après la chute de l'empire d'Occident. D'ailleurs, les contrées du Nord se sont épuisées ; elles ont cessé de produire ces armées innombrables qu'on avait vues sortir de leur sein. Effectivement après les premières invasions des Goths et des Huns, les peuples qui les ont suivis, ont attaqué

avec moins de forces. Lorsque ces nations qui s'étaient assemblées en corps d'armée, se furent dispersées en peuples, on les a vues s'affaiblir; répandues dans les divers lieux de leurs conquêtes, elles furent elles-mêmes exposées aux invasions. Ce fut dans ces circonstances que Justinien entreprit la conquête de l'Afrique et de l'Italie qu'il avait projeté de faire depuis long-temps; entreprise qu'on a vu aussi exécuter si heureusement par nos Français, quand les Visigoths, les Bourguignons, les Lombards et les Sarrasins se sont enfuis devant nos armées victorieuses. Les barbares n'ont jamais attaqué avec art les villes qu'ils ont trouvées sur leur chemin; ils les ont encore moins bien défendues; loin d'en relever les murailles, ils les ont toujours laissées tomber en ruine. C'est dans cet état que Bélisaire a trouvé celles d'Italie qu'il a eues à reprendre sur les barbares. Celles d'Afrique avaient été démantelées par Genséric, comme celles d'Espagne que Vitisa avait ordonné de raser, pour s'assurer des habitants qui s'étaient souvent révoltés. Ces peuples du nord, établis dans les pays du midi, en avaient pris la mollesse, et étaient devenus incapables des fatigues de la guerre: ces causes expliquent le peu de résistance qu'ils ont fait, et conséquemment la facilité qu'on a eue à les vaincre, quand ils se furent établis dans les pays dont ils s'étaient emparés.

X.

Les suffrages d'un peuple aussi éclairé et aussi délicat que les Grecs ont suffi pour fixer notre opi-

mon sur Pindare, qui ne nous est connu que par quelques fragments que le temps a épargnés. Quelle haute idée ses compatriotes nous ont laissée de son génie ! On sait combien ils ont révééré sa mémoire ; on sait que la vengeance d'Alexandre, qui avait enveloppé toute une ville dans le même arrêt, s'est arrêtée devant cette inscription qu'il a lue avec respect : *ne brûlez pas la maison du poète Pindare*. Les Lacédémoniens, lorsqu'ils s'étaient emparés de Thèbes dans le temps de leur puissance, avaient eu le même respect. Le grand nombre d'odes que Pindare a composé sur le même sujet, c'est-à-dire, pour ceux qui avaient triomphé dans les jeux publics, prouve combien de succès il a obtenus dès son vivant. Tous les triomphateurs se sont montrés jaloux d'avoir Pindare pour panégyriste, et se seraient figuré qu'il manquait quelque chose à l'honneur de la victoire, si Pindare ne l'avait pas chantée. Ces chants n'étaient pas sans récompense. L'aventure fabuleuse de Simonide, que Phèdre a racontée, fait voir que les poètes lyriques étaient alors libéralement payés. Chez nous je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui un plus mauvais moyen de fortune que les odes. On en a tant composé que la nation française s'en est lassée, et c'est sans doute la cause du peu d'encouragements que ce genre de poésie a procuré aux écrivains qu'on a vus s'y livrer. Il est vrai que les odes étaient mieux accueillies autrefois. Qui ne se rappelle la récompense qu'une ode a valu à Godeau ? et cependant cette ode, récompensée par un évêché, est une des plus mauvaises qu'il y ait jamais

eu. Chapelain en a composé aussi, et celle qu'il a faite pour le cardinal de Richelieu, qui la lui avait commandée, s'est trouvée au dessous du médiocre. Ce qui nous a étonnés, c'est que Boileau ne l'a point critiquée, et l'a trouvée même assez bonne. Mais l'ode que celui-ci a donné sur la prise de Namur est très-mauvaise. Pour cette fois Despréaux s'est placé au dessous de Chapelain : cet exemple nous a rappelé ces vers de la Fontaine :

Ne forçons point notre talent ;
Nous ne ferions rien avec grace.

XI.

Les nouvelles de France que nous avons reçues de vous, madame, ne nous sont arrivées que fort tard. Ne soyez donc pas scandalisée, si je ne vous ai pas informée plus tôt de la part que j'ai prise à la perte que vous avez éprouvée. Combien je vous ai plainte ! Après avoir lu ma lettre, ne vous plaignez point si je ne vous ai point entretenue de votre douleur : il est des choses qui veulent à peint être effleurées ; et si ma bouche s'est tue, mon ame ne s'en est pas montrée faiblement affectée. Jusqu'ici je vous ai tenue au courant des évènements qui se sont succédé à Constantinople ; je vous ai prévenue avant mon départ que je suis fort exact, que tous les évènements que j'ai vus arriver dans mes voyages ont toujours été fidèlement rapportés à mes amis, et jusqu'ici, madame, je ne vous en ai laissé ignorer aucun, parce que les paroles données doivent être

observées avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Je commencerai par vous rendre compte de l'entrée de l'ambassadeur d'Aashart, que j'ai vue, et qui vous eût fort divertie. Nous nous étions imaginé voir un échantillon de la magnificence si vantée de Darius et de Xercès. Combien nous nous étions trompés ! Combien nous nous étions laissé aveugler par la prévention ! Son excellence s'est montrée revêtue d'un haillon d'étoffe d'or, et précédée de deux cents chevaux semblables à celui qu'a célébré Cervantes. Dans vos voyages, il vous est peut-être arrivé d'être arrêtée par quelques troupes de Bohémiens que vous aurez rencontrés sur votre chemin : c'est le portrait au naturel des gens dont était composée la suite du seigneur ambassadeur. Vous seriez-vous figuré, madame, que tels étaient ces vainqueurs de la Perse, ces Agonaus qui se sont rendus célèbres par tant d'exploits qu'on a entendus retentir partout ? Il n'est point cependant d'honneurs que les Turcs ne leur aient rendus ; deux galères qu'on a envoyées prendre l'ambassadeur et ses gens à Scutari, les ont amenés à Constantinople, où ils ont été reçus au bruit du canon du Sérail et des vaisseaux.

XII.

Carthage, devenue riche plus tôt que Rome, fut aussi plus tôt corrompue : ainsi, pendant qu'à Rome les emplois publics ne se sont obtenus que par la vertu, tous les avantages que le public peut donner aux particuliers se sont vendus à Carthage. Deux factions ont régné dans cette ville, et l'ont constam-

ment divisée ; c'est la paix que l'une a toujours voulue, et la guerre que l'autre s'est toujours empressée de conseiller : de sorte que les magistrats, quelques chances qu'il y ait eu, n'ont pu obtenir l'une complètement, ni jamais y bien faire l'autre. Pendant qu'à Rome, la guerre a réuni les intérêts divisés, les a tous conciliés, elle les a séparés encore plus à Carthage. Dans les états gouvernés par un prince, les divisions se sont toujours aisément apaisées, on les a vues s'éteindre à sa voix, quand il l'a voulu ; mais dans une république elles ont toujours duré plus long-temps, parce que le mal attaque ordinairement la puissance qui l'aurait guéri. A Rome, gouvernée par les lois, le peuple a facilement souffert que la direction des affaires fût confiée aux patriciens ; il l'a même souvent désiré ; à Carthage, gouvernée par des abus, la populace même ne s'est jamais laissé conduire, et a voulu tout faire par elle-même. Dans la guerre qu'elle n'a cessé de faire avec son opulence contre la pauvreté romaine elle a eu, par cela même, du désavantage : l'or et l'argent s'épuisent, et Carthage l'a éprouvé ; mais quant à la vertu, la constance, la force et la pauvreté, on ne les a jamais vues s'épuiser. Mille circonstances imprévues auraient pu forcer Carthage à accepter quelque condition de paix qu'on lui eût eu dictée : mais Rome ne s'est jamais laissé dominer par les événements ; elle ne s'est jamais conduite par le sentiment des biens et des maux ; elle ne s'est déterminée que par sa gloire ;

et comme elle ne s'est en aucun temps imaginé qu'elle pût être si elle ne commandait pas, quelque espérance, quelque crainte qu'il y eût eu pour elle, elle n'aurait en aucun cas consenti à une paix qu'elle n'eût point imposée.

XIII.

Quelques auteurs anciens se sont imaginé qu'Hélène, que sa beauté a rendue si célèbre, n'est jamais allée à Troie, et que Paris n'a enlevé de Lacédémone qu'une vaine ombre qu'il a crue être cette princesse. Selon eux, la véritable Hélène fut transportée par Mercure dans l'île de Paros; et c'est pour un fantôme que les Grecs et les Troyens ont combattu avec un acharnement, une opiniâtreté qu'on n'a que trop louée. Ce fut pour cette chimère que la Grèce, ébranlée jusque dans ses fondements, s'est assemblée en Aulide, où elle s'était proposé de venger Ménélas; qu'Iphigénie s'est vu immoler par Agamemnon son père, pour apaiser Diane qui s'était montrée irritée parce qu'il avait tué une biche qui lui était consacrée. Représentez-vous les désastres qu'a entraînés cette guerre, la plus mémorable qu'il ait jamais existé, et le peu d'avantages que les vainqueurs en ont retiré. Considérez les combats que tant de peuples n'ont cessé de se livrer pendant les dix ans qu'elle a duré; songez aux flots de sang que la patrie d'Enée a vu répandre, et qu'elle a vus couler pour la possession d'un fantôme : vous aurez compassion de tant de héros, qui, s'étant laissé aveugler par une vaine gloire, se sont plu à prodiguer leur

vie à si bon marché. Vous penserez avec raison que la guerre, surtout quand elle est injuste, est la plus grande calamité qu'il y ait jamais eu, et que, l'issue en fût-elle plus heureuse qu'on ne l'avait espéré, elle ne dédommage jamais des sacrifices qu'elle a coûtés. Vous serez convaincus que les princes qui ont aimé la guerre, et qui s'en sont trop occupés, ont enfanté plus de maux que les tyrans les plus cruels n'en ont causé : en effet, autant de guerres les princes belliqueux ont entreprises, autant de sources de prospérité ils ont taries ; et plus de nations ils ont vaincues, plus d'ennemis ils se sont faits. C'est alors que vous vous rappellerez cette parole sensée qu'a dite un philosophe : la guerre est un procès qui ruine ceux qui l'ont gagné.

XIV.

Ceux qui ont voulu remonter jusqu'à la naissance de la poésie lyrique, se sont perdus dans le pays des fables et dans les ténèbres de l'antiquité. Qui peut savoir au juste quand se sont établies, et perfectionnées les lois de l'harmonie. Il est certain qu'elle seule a créé toute poésie. Il est également probable que les noms les plus anciennement consacrés en ce genre sont ceux des hommes qui s'y sont les premiers distingués, ou qui se sont rendus célèbres par les leçons qu'ils en ont données aux autres. Les merveilles qu'on en a racontées ne sont que l'image allégorique des succès qu'on les a vus obtenir, de la gloire dont ils ont joui. Linus a, dit-on, inventé le rythme et la mélodie, c'est-à-dire, la mesure des

sons et celle des vers, qu'il a combinées ensemble : c'est le plus ancien favori des muses. Virgile, dans sa sixième églogue, l'a placé auprès d'elles sur le Parnasse, la tête couronnée de fleurs, et l'a représenté comme leur interprète. Il fut le maître d'Orphée, dont la réputation a surpassé la sienne, parce que, par ses soins, la musique et la poésie ont contribué à ennoblir les cérémonies religieuses qu'il a portées dans la Grèce, après les avoir empruntées des Egyptiens. Les mystères de Bacchus et de Cérès-Eleusine qu'il a institués, furent de son nom appelés *Orphiques*. Il nous est resté quelques fragments des hymnes qu'on y chantait, et qu'on lui a attribués. Ils contiennent les idées les plus hautes et les plus pures que les païens aient exprimées sur l'unité d'un Dieu. Aussi plusieurs savants se sont-ils avisés de prétendre qu'Orphée avait eu connaissance des livres de Moïse, qu'il les avait entendu citer, et que peut-être même il les avait lus.

XV.

Nous sommes partis du Caire avec un officier de l'empereur d'Éthiopie, et nous nous sommes embarqués sur le Nil, à Boulac, ville située à une demi-lieue du Caire. Les quinze jours que nous avons employés pour nous rendre de là à Manfelout nous ont paru bien longs. Nous avons campé dans ce village pour attendre que toute la caravane se fût rassemblée, et nous y avons beaucoup souffert pendant les trois mois que nous y avons demeuré; par les chaleurs qu'il a fait cette année en Egypte

ont paru insupportables aux Européens, qui n'en avaient pas encore éprouvé de si fortes. Un parent du roi de Sennar nous a invités à aller à Siout, et nous a envoyé des chevaux arabes. Là nous avons admiré de belles antiquités romaines ; un amphithéâtre nous a surtout frappés par sa magnificence. La ville de Siout est environnée de jardins délicieux ; nous y avons mangé les plus belles dattes que nous ayons vues en Égypte. Ayant trouvé à notre retour tous les voyageurs assemblés, nous sommes partis le deux octobre, de grand matin, et nous sommes entrés dans un désert affreux. Que de dangers on a courus dans ce désert, lorsque les sables mouvants s'étant élevés tout-à-coup au moindre vent, ont obscurci l'air, et étant ensuite retombés comme une pluie ardente, ont enseveli, pour ainsi dire, les voyageurs, ou du moins les ont écartés de la route qu'ils avaient résolu de suivre ! Vous ne pouvez vous faire une idée de l'ordre, de la discipline que nous avons observée en route. Notre chef était chargé de décider de tous les différends, dans le cas où il s'en serait élevé. Nous sommes arrivés le six octobre à Hélaoué, la dernière des villes de ce côté qui soient soumises au Grand-Seigneur. La beauté du pays nous y a retenus quatre jours. Un grand nombre de jardins arrosés de ruisseaux, et plantés de palmiers toujours verts, nous ont présentés des abris contre la chaleur. Le vingt-six octobre, nous nous en sommes éloignés, et nous avons atteint Machou, où nous nous sommes arrêtés quelques

jours. Le gouverneur de cette province ayant su que l'empereur nous avait appelés à sa cour, nous a invités à venir à Argos, où il demeure. Cette bourgade, où nous nous sommes rendus en bateau, est située de l'autre côté du Nil, vis-à-vis de Machou. Le gouverneur nous a reçus avec beaucoup d'honnêteté, et pendant les deux mois que nous y avons séjourné, il nous a comblés d'attentions qui nous ont charmés, après les grandes fatigues que nous avons eues à essuyer.

XVI.

Tous les conquérants n'ont pas été tués ; tous les usurpateurs n'ont pas échoué dans les entreprises qu'ils ont tentées ; plusieurs même ont paru heureux aux esprits qui se sont laissé prévenir par des apparences trompeuses : mais ceux qui, sans s'être arrêtés aux illusions, n'ont jugé du bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs, ont vu leurs misères dans leurs succès mêmes. Tourmentés par des désirs et des soucis qui se sont étendus et accrus avec leur fortune, il les ont vus perdre haleine avant d'être parvenus au terme qu'ils s'étaient proposé d'atteindre, semblables à ces voyageurs inexpérimentés qui, après s'être engagés pour la première fois dans les Alpes, se sont figuré les franchir à chaque montagne, et, arrivés au sommet, se sont aperçus avec découragement qu'il existait de plus hautes montagnes que celles qu'ils avaient eues à gravir. Auguste, après avoir soumis ses concitoyens et détruit ses

rivaux, la régi durant quarante ans la plus grande monarchie qu'il y ait jamais eu ; mais tout cet immense pouvoir l'a-t-il rendu plus heureux ? n'a-t-il pas frappé les murs de sa tête ? n'a-t-il pas rempli son palais de cris qu'on a entendus retentir au loin, quand il redemandait à Varus ses légions exterminées ? Quand il aurait vaincu tous les ennemis que lui avait suscités son ambition, de quoi lui auraient servi ses vains triomphes, tandis que les peines de toute espèce l'ont assiégé, qu'il les a vues sans cesse renaître autour de lui ; tandis que ses plus chers amis ont attenté à sa vie, et qu'il était réduit à pleurer la honte ou la mort de tous ses proches ? Son neveu, son fils adoptif, sa fille, son gendre, tous les siens, il les a vus périr avant lui. L'infortuné ! il a voulu gouverner le monde, et n'a pas su gouverner sa maison ! sa fille et sa petite fille, après s'être couvertes de honte et d'infamie, ont succombé, l'une à la misère et à la faim, dans une île déserte, l'autre en prison, sous le fer d'un archer. Lui-même enfin, dernier reste de toute sa famille qu'il avait vu moissonner par la mort, fut réduit par sa propre femme à ne laisser après lui que le monstre qui lui a succédé. Tel fut le sort de ce maître du monde, dont le bonheur, ainsi que la gloire, a été tant de fois célébré. Croirai-je qu'un seul de ceux qui les ont le plus admirés les eût voulu acquérir à ce prix ?

XVII.

Les Carthaginois se sont servis dans leurs guerres

de troupes étrangères, tandis que les Romains ont employé les leurs. Ces derniers ont traité les vaincus avec clémence, et comme ils ne les ont regardés que comme des instruments pour les triomphes futurs, ils ont rendu soldata tous les peuples dont ils se sont rendus les maîtres; plus de peine ils avaient eue à les vaincre, plus ils les ont jugés propres à être incorporés dans leur république : c'est ainsi qu'ils ont fait tourner au profit de la victoire les efforts et le sang qu'elle leur avait coûtés. Les Samnites qu'on a vus devenir les plus puissants auxiliaires de Rome, ne furent subjugués qu'après vingt-quatre triomphes. Quelque temps avant la seconde guerre punique, les Romains ont tiré d'eux et de leurs alliés, sept cent mille hommes de pied et soixante-dix mille de cheval, qu'ils ont opposés aux Gaulois dans la guerre qu'ils ont eue à soutenir contre ce peuple. Carthage a toujours employé plus de force pour attaquer; et Rome, pour se défendre : celle-ci avait armé contre les Gaulois et contre Annibal, deux des plus nombreuses armées qu'on eût vues; et n'a jamais envoyé que deux légions au plus contre les rois qu'elle a détrônés : cette habile politique a ménagé ses forces et les a rendues éternelles. L'établissement de Carthage dans son pays n'a jamais eu autant de fixité que Rome en a obtenu dans le sien : les trente colonies que cette dernière avait formées et consolidées autour d'elle, en sont toujours restées les remparts. Avant que la bataille de Cannes eût été perdue, aucun de ses alliés ne l'avait abandonnée; c'est que Rome les avait accoutumés

à sa domination, et les avait laissés vivre libres à l'abri de ses lois. La plupart des villes d'Afrique, étant peu fortifiées, se sont rendues à tous les généraux qui se sont présentés pour les prendre : aussi tous ceux qui y sont débarqués et ont menacé Carthage, l'ont-ils fait trembler, l'ont-ils réduite au désespoir. Tous les malheurs qu'ont éprouvés les Carthaginois dans la guerre que leur a faite le premier Scipion, ne peuvent guère être attribués qu'à un mauvais gouvernement, et au peu de précautions qu'ils avaient pris pour rendre la nation formidable et le peuple heureux : leurs villes et leurs armées même étaient affamées, tandis que les Romains étaient abondamment pourvus de toutes choses.

XVIII.

Ce serait sans doute un des hommes les plus extraordinaires qu'on eût vus paraître, que celui qui aurait conçu tout l'art de la tragédie, telle qu'elle a brillé dans les beaux jours d'Athènes, et qui en aurait tracé à la fois le premier plan et le premier modèle. Mais de si beaux efforts ne sont pas donnés à l'humanité. Tous les arts se sont développés par degrés ; on ne les a vus se perfectionner qu'avec le temps. Des essais plus ou moins heureux se sont succédé ; les lumières d'un siècle ont été ajoutées au peu de lumières qu'avait acquises le siècle précédent ; et c'est ainsi qu'après une multitude d'efforts réunis et perpétués, les générations dont les travaux se sont reproduits sans cesse, ont balancé la faiblesse de notre nature, et que l'homme a sans relâche

agrandi la chaîne de ses connaissances et de ses travaux, et l'a prolongée dans l'étendue des siècles. L'invention du dialogue a sans doute été un des premiers pas qu'on ait fait faire à l'art dramatique. L'action fut ensuite jointe au dialogue, et celui qui l'a imaginée a fait un second pas bien important. Bientôt cette action s'est modifiée de différentes manières, et est devenue plus ou moins attachante, plus ou moins vraisemblable. La musique et la danse se sont plu à prêter leurs prestiges à cette imitation, et l'ont embellie. Ce n'est que plus tard que l'illusion de l'optique et la pompe théâtrale ont été connues. Les premiers qui, de la combinaison de tous ces arts réunis, ont fait sortir de grands effets et des beautés pathétiques, ont mérité d'être appelés les créateurs de la tragédie. Cette gloire était réservée à Eschyle; mais à Eschyle ont succédé Euripide et Sophocle, les plus grands poètes tragiques qu'il y ait jamais eu; et la tragédie fut alors portée à une perfection telle que les Grecs eux-mêmes ne l'avaient pas supposé. Les chefs-d'œuvre que ces génies privilégiés nous ont laissés, ont été admirés d'âge en âge, et sont devenus les modèles que se sont empressés d'imiter les grands poètes que le siècle de Louis XIV a vus naître, et que le siècle suivant n'a pas vu surpasser.

XIX.

Il n'y a point d'ouvrages dont la postérité se soit autant occupée que de ceux d'Homère; il n'y a point d'écrivain dont la personne et la vie soient plus

ignorées. Il ressemble à la divinité qui n'est connue que par ses œuvres. On ne sait où il est né, ni précisément quand il a vécu. L'époque de sa naissance est assez généralement placée environ mille ans avant Jésus-Christ. Quant à la pauvreté à laquelle il fut réduit, la relation n'en est fondée que sur des traditions incertaines que la crédulité s'est plu à recueillir et à répéter. Quatre-vingt-dix villes, ainsi l'a rapporté Suidas, se sont disputé l'honneur de lui avoir donné naissance. Homère est né dans l'île d'Ithaque, si l'on en croit les oracles qu'Adrien avait ordonné de consulter. Ainsi la question qu'une pareille autorité n'a point décidée est encore à résoudre. De tous les titres que chaque ville s'est empressée de produire, ceux qu'on fait valoir Smyrne et l'île de Chio ont obtenu le plus de suffrages. Les volumes qu'ont écrits là-dessus les savants, ne nous ont pas fourni les renseignements que nous aurions désiré qu'ils nous donnassent ; et qu'importe, après tout, quel pays puisse se vanter d'avoir produit Homère ? Il suffit que l'humanité se soit honorée de son génie, et que depuis mille ans ses écrits aient appartenu au monde entier. La fable s'est plu à ennoblir de fictions son origine et sa vie. Le commentateur Eustathe assure qu'une prêtresse d'Isis l'a nourri de miel au lieu de lait ; qu'une nuit les cris qu'elle avait entendu jeter à l'enfant lui avaient paru ressembler au chant de neuf différents oiseaux, et que le lendemain neuf tourterelles furent trouvées dans son berceau. Diodore de Sicile nous apprend qu'Homère avait eu connaissance des

oracles en vers de Daphné, et qu'il les a transportés dans ses poèmes. Les fables qu'on a débitées sur Homère, et le peu d'uniformité que nous avons remarqué dans les jugements qu'on a portés de ses poèmes, prouvent que ce poète et ses écrits étaient destinés à être un sujet de discorde dans tous les siècles. Horace et quelques autres poètes qui ont vécu vers la même époque, n'ont pas craint de le placer, pour la morale, au dessus des philosophes que la Grèce a vus naître, et dont elle s'est le plus glorifiée. Pythagore l'a relégué dans le Tartare pour le punir de l'opinion qu'il avait émise sur la divinité, et des fausses idées qu'il en a données. Platon l'a banni de sa république; mais on sait que ce sage, un des plus grands philosophes qu'il ait existé, ne renvoyait un poète de sa ville, qu'après avoir répandu sur lui des parfums, et couronné sa tête de fleurs.

XX.

La seconde guerre punique a été tant de fois racontée qu'il n'est personne qui ne l'ait lue. Quand on examine cette foule d'obstacles qu'Annibal y a surmontée, on a sous les yeux un des plus beaux spectacles que nous ait fournis l'histoire. Rome nous a toujours paru un prodige de constance. Après les batailles qu'elle a perdues sur le Tésin, à la Trébie, à Trasimène; après la journée de Cannes, plus funeste encore, où sa dernière armée a péri, abandonnée de presque tous ses alliés, loin de s'être laissée aller au découragement, elle n'a pas même demandé la paix. C'est que les Patriciens ne se

sont jamais départis des maximes qu'ils avaient vu embrasser par leurs pères : ils ont agi avec Annibal, comme ils s'étaient conduits autrefois avec Pyrrhus, à qui ils avaient refusé de faire aucun accommodement tant que ses troupes ne seraient pas retirées du territoire de la république. Rome fut sauvée par la force de son institution. Après la bataille de Cannes, les femmes mêmes se sont signalées par la constance ou la fermeté qu'elles ont montrée; on ne les a pas vues verser de larmes. Les prisonniers ne furent point rachetés, et le misérable reste de l'armée fut envoyé en Sicile, sans avoir ni récompense ni aucun honneur militaire, tant que les ennemis occuperaient l'Italie, et qu'on ne les en aurait pas chassés. D'un autre côté, l'armée consulaire, commandée par Tércntius Varron, s'était laissé battre, et s'était ensuie honteusement jusqu'à Venouse. Ce général n'était parvenu au consulat que par l'intrigue; c'était la noblesse que le peuple, par son élection, avait désiré de mortifier. Mais les Patriciens auraient rougi de jouir de ce malheureux triomphe, tout eût été perdu, si dans cette circonstance, infiniment plus grave qu'on ne l'avait cru d'abord, ils ne se fussent attiré la confiance du peuple, et ne s'en fussent rendus dignes : tous l'avaient senti; et le sénat en corps alla au-devant de Varron, et le remercia de ce qu'il n'avait pas désespéré de la république. Ce n'a jamais été la perte réelle de quelques milliers d'hommes qu'une défaite a coûtés à une nation, qui a causé sa ruine ; mais le découragement et la consternation

qui, dans ce cas, se sont emparés d'elle, et qui l'ont toujours privée des forces mêmes que la fortune lui avait laissées.

XXI.

La plupart des poètes français ont puisé dans la Vulgate, comme dans un trésor commun, et, par les imitations qu'ils en ont faites, nous ont rendu familiers ses pensées sublimes qu'on a justement admirées dans l'Écriture. Racine a dit dans ses chœurs : *Abaisse la hauteur des cieux*. Et Voltaire : *Viens des cieux enflammés abaisser la hauteur*. Mais celui qui a dit le premier : « Il a abaissé les cieux et il est descendu » n'en est pas moins le poète qui a tracé en trois mots la plus imposante image que l'imagination ait conçue. David, après avoir vaincu une foule d'ennemis étrangers qui l'avaient défié, et les dix tribus révoltées, chante la Providence suprême qui s'est montrée favorable à ses soldats, les a conduits et les a fait vaincre, et qui s'est déclarée l'ennemie des ennemis d'Israël. Que les dieux d'Homère et de Virgile, tels qu'on les a vus figurer dans les combats des Grecs et des Troyens, sont petits, comparés à cette majestueuse figure de Jehovah que le psalmiste a laissée tomber de ses pinceaux : « Sa colère s'est élevée comme un tourbillon de fumée ; son visage a paru comme la flamme, et son courroux comme un feu ardent. Il a abaissé les cieux, il est descendu, et les nuages étaient sous ses pieds, il a pris son vol sur les ailes des chérubins ; il s'est élancé sur les vents. Les nuées amoncelées

» formaient autour de lui un pavillon de ténèbres ;
 » l'éclat de son visage les a dissipées, et une pluie de
 » feu est tombée de leur sein. Le Seigneur a tonné
 » du haut des cieux ; sa voix s'est fait entendre ;
 » elle a éclaté comme un orage brûlant. Il a lan-
 » cé ses flèches et dissipé mes ennemis ; il a ré-
 » doublé ses foudres, qui les ont renversés. Alors les
 » eaux ont été dévoilées dans leurs sources, les fon-
 » dements de la terre ont paru à découvert, parce
 » que vous les avez menacés, Seigneur, et qu'ils se
 » sont sentis accablés par le souffle de votre colère. »

XXII.

Dans les premiers temps, les Romains ont divisé
 toutes les puissances qui leur ont nui ou qu'ils ont
 redoutées, dans la suite ils se sont vainement efforcés
 de le faire. Il fallut abandonner à Attila toutes les
 nations du nord qu'il avait subjuguées; les inombra-
 bles armées que ce conquérant avait entraînées à sa
 suite eurent bientôt détruit tous les ouvrages qu'on
 avait fait élever sur le Danube et le Rhin. Il me-
 naçait les deux empires qu'il avait rendus tributai-
 res. Il ne faut pas croire que ce soit par modération
 qu'Attila ait ménagé les Romains, et qu'il les ait
 laissés subsister. Il a suivi en cela les mœurs de ses
 pères, mœurs qui les avaient portés à soumettre les
 peuples sans les conquérir. Ce prince, dans sa maison
 de bois, où les historiens se sont plu à le représen-
 ter, était un des plus grands monarques dont l'his-
 toire ait jamais parlé. Les ambassadeurs des Romains
 d'Orient, et de ceux d'Occident, dont sa cour était

remplie, étaient venus recevoir les lois qu'il lui avait plu de leur dicter. Tantôt ce sont les Huns transfuges qu'il a demandé qu'on lui rendit, ou les esclaves romains qui s'étaient évadés qu'il a fallu lui livrer. Deux cent mille livres d'or qu'il avait imposées comme tribut à l'empire d'Orient, lui furent exactement payées. Croirait-on, si l'histoire ne l'eût confirmé, qu'il fut nommé général des armées romaines avec des appointements que les empereurs romains se sont crus obligés de lui payer ? Ceux qu'il a voulu récompenser, il les a envoyés à Constantinople, afin qu'ils y fussent comblés de biens, trafiquant ainsi de la frayeur qui s'était emparée des Romains. Après sa mort, toutes les nations barbares qu'il avait réunies s'étant trouvées sans chef on les a vues se diviser ; mais les Romains étaient si faibles alors que cette division ne leur a point servi, ou du moins qu'ils n'en ont point tiré tous les avantages qu'ils auraient dû.

XXIII.

Un témoin de la bataille qui s'est livrée à Denain, l'a racontée de la manière suivante. Le maréchal de Villars ayant eu connaissance des mouvements qu'avait faits l'ennemi, et sachant que ses forces s'étaient portées du côté de Landrecies, ville qu'ils avaient résolu de prendre pour pénétrer dans le centre du royaume, s'était appliqué à étudier la situation des troupes du prince Eugène. Le général français ayant découvert que l'impossibilité de se procurer des vivres était une difficulté que l'ennemi n'avait pas

prévue, résolut de se rendre maître du cours de la Scarpe. Les obstacles sans nombre qu'a présentés l'exécution de cette entreprise ne l'ont point arrêté ; le maréchal les a tous surmontés par des mesures si bien concertées, que cette action doit être regardée comme un des plus beaux faits d'armes qu'on ait entendu vanter. Les généraux ennemis ne s'étaient pas doutés un moment d'une attaque si habilement préparée. Les magasins qu'ils avaient établis étaient à neuf lieues de leur siège. Ils s'étaient contentés d'une ligne de communication qu'ils avaient établie de Marchiennes à Denain, et qu'ils avaient négligé de fortifier comme ils l'auraient dû. Ils avaient embrassé plus d'étendue qu'il n'en eût fallu pour une armée de vingt mille hommes. Cette position avait paru, avec raison, fort importante, on l'avait confiée à la garde de vingt bataillons et de quelques escadrons. Cette ligne de Marchiennes à Denain que les ennemis avaient jugée imprenable, fut appelée par eux le grand chemin de Paris. Le maréchal de Villars et ses principaux officiers, s'étant aperçus du peu de prévoyance qu'avait montré l'ennemi, en ne protégeant pas assez cette ligne, ne songèrent qu'à profiter de sa faute. Aussitôt des troupes furent dirigées vers ce point : la suite de l'événement répondit à l'idée qu'on s'en était formée : la rivière de l'Escaut est traversée à l'insu des ennemis, et sans qu'ils s'en fussent doutés.

Suite du même sujet.

Une troupe de cavaliers se sont avancés à la vue du camp des ennemis, comme si nous nous fussions préparés à l'attaquer; et tandis que les cavaliers se sont retirés ensuite vers Guise, Villars a marché à Denain. Alors le maréchal de Montesquiou, frappé de la faiblesse des retranchements ennemis qu'il avait examinés avec soin, détermina le maréchal de Villars à hâter l'attaque. En un clin d'œil, quarante bataillons d'infanterie que Montesquiou avait formés en colonne se sont élancés, ont marché droit aux retranchements, les ont attaqués et s'en sont rendus maîtres presque sans perte. Jamais troupes ne se sont avancés plus fièrement. Après un très grand feu de canon et les décharges qu'ils n'ont cessé d'essuyer, nos soldats ne se sont pas ébranlés un moment; ils ont monté sur des retranchements élevés de vingt pieds, ont forcé les ennemis, et les ont presque tous passés au fil de l'épée. MM. d'Albergotti et de Nangis se sont dirigés vers le pont de Prouvi, pour couper la retraite aux ennemis, et les ont empêchés d'être soutenus par les colonnes du prince Eugène, qu'on avait vues s'avancer de l'autre côté de l'Escaut. Ils se sont emparés de ce pont, où quelques corps commandés par le prince Eugène étaient arrivés à la hâte : c'est là que la bataille s'est engagée avec le plus de fureur. Pendant les douze heures qu'elle a duré, ce pont a été pris et repris trois fois; mais les troupes du

roi en sont à la fin demeurées en possession. Telle fut l'affaire de Denain, une des plus célèbres et des plus importantes qu'il y ait jamais eu dans la monarchie ; puisque par cette action les affaires ont changé de face, et que la suite en a été aussi avantageuse qu'on l'avait souhaité.

XXV.

On ne saurait nier que les hommes ne soient naturellement portés à acquérir des connaissances, car toutes les personnes bien nées se sont toujours montrées honteuses de ne rien savoir, et se sont même fait honneur de connaître les choses que les autres ont ignorées. Il n'y a pas de pays où l'instruction n'ait été regardée comme un mérite, et où l'on n'ait témoigné une grande estime à ceux qui, s'en étant occupés avec succès, ont fait faire aux sciences plus de progrès qu'elles n'en avaient fait jusqu'alors. Il n'en est pas de même des autres goûts que le naturel ou toute autre cause nous a fait contracter : nous les avons vus s'émousser à mesure que nous nous y sommes livrés davantage ; et arrivés à un certain âge, combien de fois ne nous a-t-on pas vus regretter le peu de temps et de soins que nous avons donnés à des occupations frivoles ! Mais jamais nous ne nous sommes repentis de nous être appliqués à la recherche de la vérité, que les hommes, quoiqu'ils s'en soient souvent écartés, se sont toujours plu à regarder comme la seule route qui conduise à la félicité. Qui pourrait dire combien de personnes célèbres il s'est trouvé que le désir de s'instruire à déterminées à

renoncer à l'espérance des honneurs et des richesses, et qui ont trouvé dans les jouissances que la science leur a values des dédommagements aux sacrifices qu'elles leur ont coûtés ? Combien n'en a-t-on pas vu aussi qui se sont éloignées des lieux qui les avaient vues naître pour aller dans d'autres contrées étudier des lois et des coutumes qu'elles avaient entendu vanter ?

XXVI.

La couronne de Portugal s'est conservée pendant plusieurs siècles dans la royale maison d'Alphonse. Ses successeurs en avaient augmenté l'éclat et la puissance par les conquêtes qu'ils avaient faites en Afrique et dans les Indes. Tous les historiens se sont plu à donner aux Portugais les louanges qu'ils ont mérité d'obtenir pour leur courage et leur hardiesse dans ces entreprises si éloignées. Parmi les avantages que leur ont valus ces conquêtes, il faut compter celui de porter la religion chrétienne dans les royaumes idolâtres. Tel était l'état de ce royaume vers l'an 1557, quand Dom Sébastien fut appelé au trône. Pendant sa minorité, la régence fut confiée à Catherine d'Autriche, son aïeule. Dom Alexis de Ménezès, renommé pour la sagesse, ainsi que pour l'expérience qu'il avait toujours montrée, fut nommé gouverneur du prince. Ce sage gouverneur n'avait rien oublié pour former de bonne heure le prince à la vertu. Les sentiments qu'on n'avait cessé de lui inspirer étaient pleins de gloire et dignes d'un souverain ; mais des vices si nobles furent portés trop loin. Les entretiens

de Ménézès avec le prince n'avaient roulé que sur les entreprises que les rois ses prédécesseurs avaient tentées et glorieusement exécutées dans les Indes et sur les côtes d'Afrique. Des projets de conquêtes gigantesques étaient devenus l'objet de ses entretiens familiers. Les voyageurs qu'il avait vus revenir des pays lointains, et les officiers qu'il s'était attachés dès son enfance, s'étaient plu à exciter en lui ces dispositions. C'est ainsi que l'ambition s'était emparée de son ame, et y étouffa le peu d'heureuses dispositions que la nature y avait semées. La guerre civile qui s'était allumée dans le royaume de Maroc était une des occasions les plus favorables qui se fussent présentées depuis long-temps. Dès-lors la conquête de Maroc fut résolue; et la perte d'une des plus belles armées qu'ait vues le Portugal, la mort de tous les seigneurs que Dom Sébastien avait forcés à le suivre, et la fin tragique de ce prince sont dues à cette résolution insensée.

XXVII.

Suite du même sujet.

Dom Sébastien, après avoir rassemblé une armée à peine composée de treize mille hommes qu'il avait exercés avec un soin extrême; avait débarqué en Afrique. Moluc, roi de Maroc, averti des desseins du monarque Portugais, avait réuni ses troupes; elles étaient composées de vieux soldats aguerris que des victoires multipliées avaient rendus redoutables. Ces infidèles, répandus dans la campagne,

avaient reçu l'ordre d'attirer, par une fuite simulée, les portugais des bords de la mer, où ils s'étaient retranchés. Cette ruse eut l'issue qu'on en avait espérée : et les portugais se virent contraints d'accepter la bataille. Les deux armées s'étant ébranlées et s'étant chargées avec fureur, tout se mêla bientôt. L'infanterie chrétienne, soutenue des yeux de son roi, eut bientôt enfoncé celle des Maures. Le duc d'Aveïro avait même poussé les cavaliers qui lui étaient opposés jusqu'à l'endroit où s'étaient postés le roi maure et ses officiers. La victoire semblait assurée pour les chrétiens ; mais la cavalerie des Maures, bien plus nombreuse qu'on ne l'avait cru, avait formé un grand cercle, et s'étant reserrée à mesure que les extrémités s'étaient approchées, elle eut bientôt enveloppé la petite armée de Dom Sébastien. Les Maures ayant ensuite chargé avec fureur la cavalerie portugaise, celle-ci, accablée par le nombre, était tombée, en se retirant, sur l'infanterie, et le désordre, la confusion qu'elle y avait portée semblait présager sa défaite. Les infidèles s'étant jetés aussitôt le cimeterre à la main dans ces bataillons ouverts et renversés, vainquirent sans peine des gens étonnés, et déjà vaincus par la frayeur qui s'était emparée d'eux. « Les uns, disent les historiens contemporains, se sont jetés à genoux, et ont demandé la vie ; les autres ont cherché leur salut dans la fuite ; mais comme ils étaient enveloppés de tous côtés, ils ont rencontré partout l'ennemi et la mort. » L'imprudent Sébastien, victime de son ambition, et du peu de prévoyance qu'il avait montré, a

péri lui-même; il a trouvé la mort, qu'il a cherchée pour ne pas survivre à la perte de tant de gens de qualité que les Maures ont massacrés, et que lui-même avait, pour ainsi dire, entraînés à la boucherie.

XXVIII.

Quelque grands que soient les malheurs dont nous sommes affligés, nous devons les regarder d'un œil stoïque. Les hommes courageux ne se sont jamais laissé abattre par l'infortune, et d'ailleurs les calamités que nous avons vues fondre sur nous, sont des épreuves que Dieu a cru nécessaire de nous faire supporter, pour reconnaître si nous nous sommes rendus dignes des faveurs que peut-être il a résolu de nous prodiguer. Au surplus, ces malheurs que nous avons jugés insupportables, ne nous ont souvent paru tels que par l'idée que nous nous en étions formée; et peut-être les aurions-nous trouvés légers, si nous nous étions servis de notre raison pour les juger. Nous craignons, par exemple, la guerre, parce que l'opinion vulgaire nous a accoutumés à la craindre. Mais la guerre, pourquoi l'avons-nous placée au rang de ces fléaux que les hommes ont le plus redouté de supporter? c'est parce que la pauvreté et la mort se sont toujours montrées les compagnes de la guerre. Mais qu'on y prenne garde, ce ne sont pas là de véritables maux. Que de gens probes n'a-t-on pas vus rechercher la pauvreté! Diogène, Aristide, et tant d'autres philosophes que nous avons entendu vanter ne se sont-ils pas glorifiés de leur misère? Quant à la mort, elle n'a toujours

effrayé que ceux que leur dépravation a forcés de s'écarter du sentier de la vertu , et qui se sont joués des hommes et des dieux ; mais les gens de bien ne l'ont jamais crainte , car ils l'ont considérée comme la fin des combats qu'ils ont eus à soutenir dans cette vie. Au surplus quelque malheureux que le sort nous ait rendus , notre infortune n'est jamais aussi grande que nous nous l'étions imaginé , puisqu'elle ne nous a jamais empêchés de faire un peu de bien , et le moyen de ne pas craindre la mort , c'est de nous y préparer en employant bien le peu d'années que la providence nous a départies.

XXIX.

Le peuple romain , instruit de la division qu'il y avait eu dans le sénat à l'occasion de l'abolition des dettes , et informé des opinions différentes qu'avaient soutenues les deux consuls , avait donné autant de louanges à Servilius qu'il en avait donné peu à Appius. Les plus mutins s'étaient attroupés de nouveau ; des assemblées secrètes avaient été tenues la nuit dans des lieux écartés : un trouble , une agitation extrême s'était répandue partout ; lorsque tout-à-coup une sédition plus générale que toutes celles qu'on avait vues éclater , fut excitée comme par hasard. Quelques plébéiens chargés de fer s'étaient jetés dans la place publique comme dans un asile. Leurs habits étaient déchirés , ils étaient pâles et défigurés ; leur barbe en désordre , leurs cheveux qu'ils avaient laissés croître , rendaient leur visage

affreux. On les eut bientôt reconnus pour la plupart, et quelques personnes se souvinrent de les avoir vus presque tous combattre avec valeur dans les armées. Ils montraient les cicatrices des blessures qu'ils avaient reçues dans les différentes batailles où ils s'étaient trouvés ; ils nommaient les consuls sous lesquels ils avaient servi , et citaient les distinctions qu'ils en avaient reçues. Bientôt la multitude , les ayant entourés , les avait interrogés avec empressement sur la cause de l'état déplorable où ils étaient réduits, sur les malheurs qu'ils avaient eus à souffrir.

XXX.

Même sujet.

Un de ces malheureux dit que, dans la dernière guerre qu'on avait faite contre les Sabins, non seulement il n'avait pu cultiver son petit héritage, mais que les ennemis mêmes, dans des excursions qu'ils avaient tentées heureusement de ce côté, s'étaient emparés de sa maison, l'avaient pillée et brûlée ; que les besoins de la vie et les tributs qu'on les avait obligés de payer, lui et ses enfants, les avaient forcés de faire des dettes ; que les intérêts s'étant insensiblement accumulés, ils s'étaient vus réduits à la triste nécessité de céder leur héritage pour en acquitter une partie ; mais que leurs créanciers impitoyables, n'étant pas encore entièrement payés, les avaient fait traîner inhumainement en prison ; que pour les obliger à accélérer le paiement des sommes qui restaient dues, ces hom-

mes cruels s'étaient empressés de les livrer à leurs esclaves qui, par leur ordre, leur avaient déchiré le corps : en même temps il montra ses membres tout meurtris des coups de fouet qu'il en avait reçus. Déjà la multitude, touchée d'un traitement si barbare, avait poussé mille cris d'indignation contre les patriciens. Cette nouvelle s'étant répandue en un instant dans toute la ville, tous s'étaient bientôt trouvés rassemblés sur la place. Peu après, ceux que leurs créanciers avaient aussi contraints de rester dans les fers s'étaient échappés; il s'était trouvé bientôt des chefs et des partisans de la sédition. L'autorité des magistrats qu'on avait jusqu'alors respectée, est méconnue, et les consuls, qui étaient accourus pour arrêter ce désordre par leur présence, entourés du peuple en fureur, ne trouvent plus ni respect ni obéissance.

XXXI.

Suite du même sujet.

Pendant cette scène de désordre, les patriciens s'étaient assemblés. Une discussion tumultueuse s'était engagée : les différents avis qu'on avait entendu soutenir les jours précédents pour ou contre l'abolition des dettes, furent reproduits avec une nouvelle chaleur. Appius et ses partisans paraissaient décidés à ne se relâcher en rien de la sévérité des mesures qu'on les avait entendus conseiller contre les débiteurs insolvables; Servilius et quelques autres patriciens, d'une opinion tout opposée, s'étaient emportés en reproches contre Appius. Les patriciens

s'étaient partagés entre ces deux grands hommes, et déjà de grands cris qu'avaient arrachés la différence des avis et l'opposition des sentiments, s'étaient fait entendre, lorsqu'une troupe de cavaliers, arrivés à toute bride, apportent la nouvelle qu'une armée de Volsques marchait droit à Rome. Cette nouvelle fut reçue bien différemment par le sénat et par le peuple. Déjà les sénateurs, leurs clients et les plus riches plébéiens, effrayés du danger, avaient couru aux armes. Mais ceux qui étaient chargés de dettes, avaient déclaré qu'ils étaient décidés à ne pas risquer dans cette guerre une vie qu'ils avaient exposée tant de fois, et tous avaient refusé opiniâtrement de donner leurs noms pour se faire enrôler. Tout était perdu, si Servilius, fidèle à l'esprit de modération qu'il avait toujours montré, n'eût conjuré les citoyens de le suivre, et s'ils ne les eût décidés à prendre les armes par la promesse formelle que toute satisfaction, au sujet des dettes, serait donnée au peuple. Cette déclaration qu'on avait tant désiré d'obtenir, ne fut pas plus tôt publiée que les citoyens avaient couru en foule auprès du consul, et s'étaient fait enrôler. Les Volsques qu'on avait vus s'avancer avec tant de fierté, furent vaincus; et le consul pour récompenser ses soldats de la valeur, de la bravoure qu'ils avaient déployée, leur abandonna le pillage du camp ennemi, dont ils s'étaient emparés. La partie des dépouilles qu'on avait toujours réservée pour le trésor public, ne fut point, pour cette fois, réclamée par le consul : tout le butin, dont ils s'étaient rendus maîtres, fut laissé aux soldats.

XXXII.

De tous les malheureux chevaliers du Temple renfermés dans les cachots au premier moment de la proscription qu'on avait décrétée contre eux, il n'en était resté que quatre en France : Jacques de Molay, grand-maître de l'ordre, Guy, Péralde et le grand-prieur d'Aquitaine. La cour de Rome s'était réservé de prononcer sur leur sort ; elle les avait sommés de répéter en public les aveux qu'ils avaient faits devant les tribunaux, et deux cardinaux furent envoyés pour être présents à cet acte solennel. Ces quatre personnages sont présentés au peuple sur un échafaud dressé dans le parvis de Notre-Dame ; près d'eux des bourreaux ont construit un bûcher pour les avertir du sort qui leur est réservé, s'ils ne remplissent pas les conditions qu'on leur a imposées. On lit à haute voix les aveux qu'ils avaient faits des abominations qu'on avait reprochées à leur ordre. Un des ministres de Rome les somme de confesser de nouveau les crimes qu'ils avaient déclaré avoir commis. Alors le grand-maître s'avance, et élevant ses mains avec peine à cause des chaînes dont on les avait chargées, il dit : « J'ai trahi ma conscience :
 » les crimes qu'on nous a imputés, les horribles impiétés dont on nous a accusés sont autant d'impostures que la plus horrible calomnie s'est plu à inventer contre nous. Les templiers se sont toujours montrés fidèles à leur Dieu et à leur roi ; je mérite la mort pour les avoir accusés injustement. Puisse la miséricorde de Dieu, que je n'ai pas mérité

» d'obtenir, me pardonner le peu de fermeté que
 » j'ai montré ! » Les juges restent frappés de surprise. Les templiers sont ramenés dans leurs cachots. Sans être entendus de nouveau, ils furent condamnés au supplice du feu, et la sentence fut exécutée le lendemain. Au milieu des flammes, et jusqu'au dernier soupir, dit un historien, on les a entendus protester de leur innocence, et citer le roi et le pape au tribunal de Dieu; Clément dans quarante jours, et Philippe dans l'année. Témoin de la constance que ces infortunés ont montrée, le peuple les a toujours crus innocents; cette prédiction l'a surtout frappé, et après l'avoir vue s'accomplir, nul n'a douté de l'odieuse injustice de l'arrêt qui les a frappés.

XXXII.

On a distingué trois époques dans la comédie grecque; la première, beaucoup rapprochée de l'origine du spectacle dramatique, en avait conservé et même outré la licence. *La vieille comédie* peut être assimilée à la satire en dialogue. Dans les premiers essais que la muse comique a tentés, les personnes sont nommées et immolées sans nulle pudeur à la risée publique. Cette espèce de drame ne pouvait être tolérée qu'à Athènes. Il n'y a qu'une multitude égarée et emportée par la passion qui soit portée à protéger et à encourager publiquement la calomnie, parce qu'elle ne l'a jamais redoutée. C'est une espèce de vengeance que la populace s'est toujours permis d'exercer sur tous ceux qui se sont élevés au-dessus d'elle; car l'égalité civile n'a jamais con-

staté que l'égalité des droits naturels, et ne saurait détruire les inégalités morales, sociales et physiques que la nature même a établies parmi les hommes. Cette audace scandaleuse fut réprimée par les lois, il fut défendu de nommer personne sur le théâtre. C'est alors que les auteurs ont commencé à jouer sous des noms supposés des aventures que les Grecs avaient vues se passer sous leurs yeux. Telle fut l'origine du genre qu'on a appelé la *moyenne comédie*. Mais quand de nouveaux édits l'eurent proscrit, il fallut inventer; et c'est à cette troisième époque qu'est placée la naissance de la véritable comédie : ce qui l'avait précédée n'en méritait pas le nom. C'est dans celle-ci que se sont distingués Ménandre chez les Grecs, et Epicharme, chez les Siciliens. La postérité a consacré la mémoire de Ménandre; quant à ses écrits, le temps les a dévorés. Il ne nous est connu que par les imitations que nous en a laissées Térence, qui lui a emprunté plusieurs des pièces dont la scène romaine s'est enrichie. Les onze pièces qui nous sont restées des cinquante-quatre qu'on a prétendu qu'Aristophane avait composées, sont rangées parmi celles de la première époque ou de la vieille comédie. Eupolis, Cratinus, Ménandre et lui sont les auteurs comiques les plus célèbres que la Grèce ait vus naître.

XXXIV.

Après que la Grèce eut passé sous la domination des Mahométans, les sciences et les arts se sont enfuis de cette contrée. On les a vus disparaître

et chercher une nouvelle patrie. Persécutés par un peuple féroce et ignorant, ils se sont réfugiés à Florence, où une puissante famille s'est empressée de leur ouvrir un asile. De tous les princes qui ont aimé les lettres, Côme de Médicis est peut-être celui qui les a le plus généreusement protégées : c'est lui qui les a vraiment fait fleurir en Italie. Quelles faveurs n'ont pas déployées sur elles les princes de cette famille ! On les a vus accueillir à leur cour les artistes et les savants que la barbarie des Turcs avait forcés de s'exiler de Constantinople. Cette ardeur pour les sciences et les arts, que les Médicis ont montrée, s'était communiquée aux princes voisins : bientôt Rome les eut adoptés. Telle est l'origine de la faveur dont on les a vus jouir sous le pontificat de Léon X. C'est alors qu'ont brillé ces hommes célèbres qu'on a vus contribuer à la renaissance des lettres. Encouragés par les bienfaits, reçus à la cour du pontife qui les chérissait, ils se sont livrés à l'étude de l'antiquité, et sont parvenus à tirer les langues savantes de la barbarie où elles étaient plongées. Le Tibre vit revenir sur ses rives les muses qui s'en étaient éloignées depuis tant de siècles, et de nouveaux Virgiles composèrent des vers dignes de ceux qu'il avait entendu chanter sur ses bords. Parmi les princes qui se sont distingués par leur amour pour les sciences et les arts, il faut citer François I^{er}. Les faveurs de toute espèce qu'il a accordées aux savants, les établissements qu'il a fondés, les bibliothèques qu'il a formées, sont autant d'institutions qui ont immortalisé son règne ; et le surnom de

restaurateur des lettres est le plus glorieux des titres que ces institutions lui aient valu. Si les sciences ont brillé avec plus d'éclat en Italie, elles furent néanmoins cultivées en France avec succès sous les Valois. Un trait caractéristique des princes de cette famille, c'est qu'ils se sont toujours plu à la conversation des savants, qu'ils les ont honorés d'une estime particulière, et que les talents ont toujours suffi auprès d'eux pour avoir part aux grâces et aux bienfaits qu'ils ont si libéralement répandus.

XXXV.

Tanaquil et Tullia se sont montrées également ambitieuses ; mais l'ambition a travaillé d'une manière bien différente dans ces deux princesses. Tanaquil , modérée dans ses passions, ne s'en est jamais laissé subjuguier ; et pendant les quarante ans qu'elle a vécu , elle a toujours respecté les lois qu'elle avait trouvées établies. Douce et affable , elle ne s'est faite reine des Romains qu'après s'en être faite la bienfaitrice , et l'on peut dire qu'elle ne s'est proposée pour gouverner Rome qu'après s'être assurée que les Romains s'étaient proposé de lui offrir la couronne. A la vérité elle a profité avec habileté des événements , quand il s'en est présenté qui dussent contribuer à son élévation ; mais si elle les a fait tourner à son profit, jamais elle n'en a abusé. Elle ne s'est pas emparée des dépouilles d'Ancus, mais elle en a hérité, et elle ne s'en est servie que pour rendre Rome plus florissante qu'on ne l'avait encore vue. Tullia, au

contraire, enivrée du désir de régner, a violé ouvertement les lois, et s'est montrée sourde à la voix de la nature, que les hommes les plus pervers ont toujours pensé qu'il importait à leur bonheur d'écouter : autant de crimes elle a jugé nécessaire de commettre pour parvenir au trône, autant elle en a conçu et exécuté. Sans parler ici de son mari, dont elle s'est dé faite, ni de sa sœur qu'elle a fait empoisonner, pour épouser Tarquin, son mari, ne l'a-t-on pas vue armer contre son propre père le bras de son nouveau mari, et, comme pour avoir une part signalée à cet exécrationnable paricide, elle s'est empressée de faire passer son char sur le corps mort de celui qui lui avait donné la vie. Les crimes que lui avaient coûtés un trône ensanglanté ne restèrent pas impunis : Tullia, privée de ses enfants ; qu'elle avait vus périr sous ses yeux, s'est vu condamner à l'exil, et est devenue l'horreur des peuples, et le rebut de l'Italie.

XXXVI.

La tragédie des Horaces fut suivie de Cinna, pièce beaucoup plus régulière. L'unité d'action, de temps et de lieu y est observée ; les scènes sont liées entre elles, et l'action ne finit qu'avec la pièce. Sous le rapport du style, c'est de toutes les pièces de Corneille, celle qu'il a le plus soignée, à en juger par le peu d'incorrection qu'on y a remarqué. Les vers que le poète a placés dans la bouche d'Auguste, ces vers qu'on n'a jamais entendu prononcer sur la scène sans être frappé de la grandeur du génie qui les a conçus, ces vers que l'admiration a gravés dans la mémoire de tous ceux qui les ont entendus, joints

à la beauté du dénouement, qui fait ressentir au spectateur plus d'émotions qu'il n'en avait éprouvé, ont fait regarder cette tragédie comme la plus belle qu'ait composée Corneille. Ajoutez à ce grand mérite la harangue éloquente de Cinna, et cette peinture effrayante qu'il a tracée des proscriptions d'Octave; cette scène si théâtrale où Auguste délibère avec ceux qui se sont proposé de l'assassiner; les idées profondes, ainsi que le mérite du style, qu'on a toujours admirées dans le dialogue; la fierté du caractère d'Emilie, et les traits heureux qu'il a su y semer; cette préférence paraîtra suffisamment justifiée. Cependant cette magnifique scène du quatrième acte, que les connaisseurs n'ont pas balancé à considérer comme un chef-d'œuvre, il est juste de reconnaître que Corneille l'a empruntée à Sénèque. Mais cette idée que lui a fournie le philosophe, comme le poète l'a embellie! quel génie et quel art il lui a fallu pour ajouter tant de traits imposants au fond qui lui a été fourni! Tel est l'avantage inappréciable des beaux vers, telle est la supériorité qu'ils ont toujours eue sur la meilleure prose, que la mesure et l'harmonie ont gravé dans tous les esprits, et mis dans toutes les bouches, des beautés, qui, si la poésie ne s'en était pas emparée, seraient restées ensevelies dans les écrits d'un philosophe, et n'auraient existé que pour un petit nombre de lecteurs.

XXXVII.

La fable a supposé qu'un jour deux femmes, la

Volupté et la Vertu, se sont montrées aux yeux d'Hercule, qui sortait de l'enfance. La première s'étant servie de tous les artifices de la séduction pour toucher le cœur de l'adolescent, la seconde s'est approchée du jeune héros, et s'est exprimée en ces termes : Rends-moi grâce, Hercule, de la démarche que j'ai consenti à faire auprès de toi. Dès ton enfance, j'ai pénétré ton caractère; quelles heureuses espérances j'en ai conçues! Quand tu m'auras entendue, tu reconnaitras que je n'ai point cherché à te tromper, et que je t'ai montré les choses telles que les Dieux mêmes se sont plu à les établir : tout ce qu'il y a de beau, d'utile, c'est au prix d'un travail assidu, qu'ils l'ont accordé aux mortels. La terre te prodiguera ses fruits, quand tu l'auras arrosée de tes sueurs. C'est par les sacrifices qu'il nous a coûtés que le bonheur acquiert plus de prix à nos yeux. Ici la Volupté l'ayant interrompue; Malheureuse! lui dit la Vertu, quel bien as-tu fait aux hommes? de quels plaisirs véritables les as-tu fait jouir? Rejetée par les dieux, méprisée par les hommes honnêtes, tu te vantes d'être immortelle! Tes oreilles ont été privées des sons les plus flatteurs, car le bruit de tes louanges ne les a jamais frappées, elles ne les ont jamais entendu prononcer. Tes yeux n'ont jamais joui du plus agréable de tous les spectacles; car ils n'ont jamais pu voir une bonne action que tu aies faite. Quels mortels dans leur bon sens a-t-on vus grossir ton cortège? ceux qui, s'étaient laissé éblouir par tes promesses trompeuses, se sont attachés à toi, débiles dans leur jeunesse, ont fini par traîner une

vieillesse insensée. Ils ont couru de plaisir en plaisir dans la fleur de l'âge, et se sont réservé les peines pour le dernier temps de leur vie. Mais moi, admise dans le cercle des immortels, je suis recherchée des mortels estimables. Rien de beau ne se fait sans moi ; je reçois, dans l'olympé et sur la terre, les hommages que m'ont valus les services que j'ai rendus aux mortels. O toi ! mon cher Hercule, réponds à la haute destinée que t'ont préparée les dieux ; tu vois quel bonheur, quelle félicité ils ont réservée à tes travaux.

XXXVIII.

Autant de bravoure les Romains ont montrée, autant de respect, de vénération ils ont témoignée pour les dieux. Jamais ils n'ont déclaré la guerre aux nations qu'ils se sont vus forcés de combattre, sans auparavant s'être adressés à la divinité pour obtenir son secours, et se l'être rendue favorable par des sacrifices expiatoires. Lorsque la victoire s'est plu à les favoriser, c'est à la protection du ciel qu'ils se sont empressés d'attribuer leur succès, et non au peu de valeur qu'ils avaient montrée dans les combats. Ils se sont toujours imaginé que la piété envers les dieux est la source de la prospérité des empires, et se sont persuadés que les calamités que certaines nations barbares ont vues fondre sur elles, étaient dues au peu de sentiments religieux que ces peuples avaient manifesté. — L'Égypte, un des royaumes les plus anciens qu'il y ait eu, peut être considérée comme le berceau des sciences et des

arts ; c'est de là qu'ils se sont répandus sur les autres points du globe où on les a vu cultiver avec plus ou moins de succès. A peine furent-ils transplantés dans la Grèce, qu'ils s'y sont acclimatés, qu'ils s'y sont plu, et qu'ils y ont jeté des racines si profondes, qu'aucune des révolutions nombreuses qui se sont succédé dans ce pays, ne les a empêchés de fleurir. Jamais chez aucun peuple ils n'avaient fait autant de progrès qu'ils en ont fait en Grèce : autant d'arts on y a cultivés, autant on en a perfectionné ; et c'est sans doute par rapport aux progrès rapides que ce peuple leur a fait faire, et aux avantages que l'humanité en a retirés, que les nations éclairées se sont accordées à appeler les grecs les précepteurs et les bienfaiteurs du genre humain.

XXXIX.

Un navire, arrivé des îles Canaries, a apporté des lettres qui nous ont informés des malheurs qu'a occasionnés une éruption volcanique dans l'île Lancerotte. Un habitant de cette île s'exprime en ces termes : Le vingt-neuf août 1824, nous avons éprouvé pendant la matinée des tremblements de terre, qui, étant devenus plus terribles dans la nuit, nous ont fort alarmés. Ils ont augmenté de force, le trente ; et les bruits souterrains que nous avons entendus gronder sourdement toute la journée, nous ont de plus en plus effrayés. Mais la nuit que nous avons eue à passer, a été encore plus affreuse que nous ne l'avions supposé : les bruits souterrains qui ont augmenté, se sont

accrus d'heure en heure, et nous ont frappés d'épouvante. Tous les habitants de la capitale de l'île, et des villages environnants se sont enfuis dans la campagne, s'étant imaginé qu'ils seraient engloutis sous les débris de leurs maisons. Le trente et un, à sept heures du matin, à la suite d'une des secousses les plus violentes que nous eussions ressenties, et des bruits les plus forts qui se fussent fait entendre, un volcan a éclaté, à une demi-lieue de la montagne. Les flammes qu'il a vomies par son cratère ont éclairé toute l'île; mais un spectacle qui nous a glacés de crainte, c'est celui d'une grêle de pierres énormes, rougies par le feu, que le volcan a lancées en si grande quantité, que pendant les vingt-quatre heures, que ce terrible phénomène a duré, elles ont formé par leur réunion une montagne considérable. Le premier septembre, le volcan a paru se fermer, et n'a laissé que des crévasses d'où s'est échappée une fumée épaisse qui nous a enveloppés. Mais le deux, au matin, trois grandes colonnes de fumée, chacune d'une couleur différente, se sont formées et nous ont jetés dans la consternation. Le quatre, ces fléaux que nous avions cru voir finir, ont recommencé : il est sorti une grande colonne de fumée, le volcan a éclaté de nouveau ; aux pierres et aux matières embrasées que nous avions vues sortir du cratère, a succédé une quantité considérable d'eau que le volcan a vomie, et qui a formé une rivière, qui semblait menacer d'un danger encore plus grand le peu d'habitants que le tremblement de terre avait épargnés.

Plusieurs considérations, dit une femme d'esprit qui a publié une histoire contemporaine, m'ont inspiré le désir de m'instruire à fond des causes des évènements que j'ai vus arriver pendant les vingt années que j'ai vécu au milieu des révolutions qui se sont succédé en Europe; et le loisir dont j'ai longtemps joui à la campagne, m'a portée à écrire cette histoire. Les livres auxquels je me suis vue forcée de recourir, sont assez communs, même assez mal écrits, mais ils m'ont paru avoir une exactitude, une fidélité que j'aurais vainement cherchée ailleurs. J'ai aussi consulté plusieurs personnes qui se sont trouvées sur les lieux. Les renseignements que j'en ai obtenus, joints au peu d'attention que j'ai apportée pour lier et accorder les faits entre eux, m'ont mise à même de composer cet ouvrage. Je ne me suis point flattée d'avoir dit tout ce qu'il convenait de dire, ni même de n'avoir point trop dit. Peut-être ai-je attaché à certains faits une importance plus grande qu'il ne l'eût fallu; et peut-être aussi n'ai-je point donné à d'autres tous les développements que j'aurais dû. Il se peut fort bien que je n'aie pas été assez exactement informée de tous les ressorts qu'on a fait jouer; mais ces ressorts si secrets, je m'en suis peu inquiétée, parce qu'en pareil cas je les ai toujours crus suspects, et d'ailleurs des motifs que personne n'a devinés sont souvent du nombre de ceux que je n'ai pas cru nécessaire de de-

viner moi-même. La tâche que je me suis imposé de remplir, c'est de raconter les choses comme je me suis imaginé qu'elles sont arrivées, ou comme je les ai vues arriver, et l'expérience m'a confirmée dans l'opinion, que les lecteurs équitables se sont toujours contentés de savoir les faits comme une personne qui les a étudiés assez long-temps, et qui n'a nul intérêt à louer ou à blâmer, que celui qui naît des choses mêmes qu'elle s'est proposé de raconter.

XLI.

Autant Auguste s'est livré long-temps à la dissolution la plus effrénée, autant son énorme cruauté a été tranquille et réfléchie. C'est au milieu des festins et des fêtes qu'il a ordonné ses proscriptions ; le nombre des sénateurs qu'il a obligé de s'exiler, s'élève à près de trois cents, et celui des chevaliers qu'il a fait périr à près de deux mille. Toutes les terres des citoyens de Mahtoue et de Crémone furent partagées par Octave à ses soldats. C'est ainsi qu'il a récompensé par la déprédation les meurtres dont ils s'étaient souillés. Il n'est que trop vrai que la terre fut ravagée depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne par deux hommes qui se sont laissé dominer par tous les vices, qui se sont laissés aller à toutes les fureurs. Cependant on a toujours admiré le gouvernement d'Auguste, à cause des biens que plus tard il a procurés à Rome, la paix, les plaisirs et l'abondance. Mais la lassitude de la cruauté s'est-elle jamais vue honorée du nom de clémence ? On croit

qu'Auguste s'est montré plus doux quand le crime ne lui fut plus nécessaire. Mais a-t-on jamais tenu compte aux tyrans enrichis et affermis d'avoir joui en paix des fruits des vols qu'ils ont faits, des assassinats qu'ils ont laissé commettre ou qu'ils ont même ordonné qu'on commît ? Peut-on tenir compte à Auguste de n'avoir pas assassiné tous les jours les fils et les petits-fils de ceux qu'il avait proscrits , après qu'ils s'étaient prosternés à ces pieds ? Il s'est montré politique prudent , après avoir été barbare ; mais on a remarqué que la postérité , qui ne s'est point laissé éblouir par sa modération calculée et trop tardive , ne s'est jamais plu à lui donner le nom de vertueux , distinction honorable qu'ont value à Titus , à Trajan et aux Antonin , les vertus qu'ils n'ont cessé de cultiver.

XLII.

Une multitude immense que la curiosité avait attirée se pressait dans l'enceinte du forum. La terreur avait glacé tous les courages , et ces Romains qui s'étaient montrés si indociles au joug , et qu'on avait vus braver tant de fois la mort , courbent honteusement la tête devant la tyrannie des décemvirs. Appius et ses satellites ont reculé les bornes de leur autorité , et ils s'en sont servis ou plutôt ils en ont abusé pour substituer aux lois la violence la plus excessive. Ils se sont laissés aller à la fougue de leurs passions ; ou pour mieux dire , ils se sont laissé entraîner dans tous les désordres que produisent les passions les plus déréglées. Parmi les

victimes que la cruauté d'Appius a désignées , se trouve Virginie, fille d'un centurion romain. Sa beauté, son innocence n'ont point fléchi le cruel décemvir; rien ne saurait faire naître dans son cœur un mouvement généreux, ni les services que le père de cette infortunée a rendus à Rome, ni les ennemis qu'il a vaincus, ni les blessures qu'il en a reçues, ni les combats où sa vaillance s'est signalée, ni enfin les récompenses honorables que lui ont valu ses exploits. Virginie, debout et tremblante, attend dans les angoisses de la mort, le destin qui lui est réservé. Cependant un cri de joie lui échappe : elle a reconnu la voix de son père. A peine avait-il été informé de la résolution qu'Appius avait formée de réduire sa fille à l'esclavage, qu'il avait quitté l'armée pour voler à son secours. Comment peindre l'inquiétude qui s'était emparée de ses esprits, et la force d'ame qu'il lui avait fallu pour ne point succomber à la douleur qui déchirait son cœur ! Enfin il arrive, et aussitôt la foule s'est empressée de le laisser passer. A sa vue, le tyran frissonne ; ses yeux sont baissés, étonné lui-même de la honte qu'il a sentie rougir son front criminel ; mais bientôt une apparente tranquillité a succédé à la crainte qui s'était montrée un moment sur son visage. « Que veux-tu ? dit-il d'un air assuré. » — « Ma fille, répond ce père malheureux, celle que les dieux ont faite l'unique soutien de ma vieillesse. » A ces mots il s'approche de Virginie, et leurs ames sont confondues dans les embrassements et dans les sanglots. « Licteurs, s'écrie le décemvir, que cette esclave

soit livrée à son maître. » Virginie éperdue de douleur, est tombée presque inanimée sur le sein de Virginius. Ce malheureux père entraîne sa fille loin de la foule, sous prétexte de lui adresser un dernier adieu, et lui plonge dans le cœur une arme meurtrière que le hasard avait fait tomber sous sa main.

XLIII.

La langue provençale, qui était celle des troubadours, est parmi nous la plus ancienne que la poésie ait parlée. C'est aux troubadours que nous devons la rime, soit qu'ils l'eussent inventée, soit qu'ils s'en fussent servis à l'exemple des Maures. Ces peuples qui s'étaient établis dans l'Europe méridionale au huitième siècle, l'avaient trouvée entièrement barbare. Ils ont porté, les premiers, dans les climats méridionaux, le goût de la poésie, et c'est à eux sans contredit qu'il faut attribuer le peu de progrès que les lettres ont faits à cette époque en Europe. Les troubadours, imitateurs des poètes maures, furent honorés et recherchés avec empressement. Les femmes, qui se sont toujours montrées sensibles à la louange, se sont crues obligées de bien traiter ceux qui la dispensaient. A cette époque des souverains se sont glorifiés du titre et même du métier de troubadours. Ils ont fleuri jusqu'au quatorzième siècle. S'étant corrompus à mesure qu'ils se sont multipliés, ils ont, par des désordres de toute espèce, appelé sur eux la sévérité de l'autorité, et l'ont forcée de les réprimer : ils sont tombés insensiblement dans le discrédit, et bientôt on les a vus disparaître. Aux

troubadours ont succédé les trouvères, poètes qui ont écrit dans la langue nommée originairement *langue romance*, formée du latin et du celté, et qui, vers le onzième siècle, s'est appelée langue française. Des *fabliaux* et des *contes*, voilà les premiers ouvrages poétiques dans lesquels ils se soient essayés, et qui forment une branche de littérature beaucoup plus riche que certains critiques ne l'ont pensé. On sait que les *fabliaux* sont des contes rimés, souvent fort gais et plaisamment imaginés. Qui n'a lu les imitations qu'en a données Pétrarque, et les scènes que Molière a jugé convenable de leur emprunter? Les recueils où les nationaux et les étrangers se sont empressés de puiser ne doivent pas être méprisés. Quelle mine féconde les *fabliaux* n'ont-ils pas offerte à nos chansonniers modernes! De là vient que les chansons où sont exprimés les malheurs et les plaintes de l'amour sont encore appelées *romances*, du nom que l'on a anciennement donné à la langue française.

XLIV.

La langue provençale s'est long-temps conservée dans toute sa pureté au-delà de la Loire; aussi les savants se sont-ils accordés à la regarder comme la tige commune d'où sont sortis le français, l'espagnol et l'italien. Lorsque le reste de l'Europe était plongé dans la barbarie, la Provence s'était déjà rendue célèbre par les poètes qu'elle avait vus briller, et sa langue s'était asservie à des règles sévères. Il nous est démontré que la rime, cet indispensable ornement de la poésie moderne, est née

dans cette heureuse contrée; qu'un grand nombre de poètes de ce pays s'en sont servis dans leurs ouvrages, et que c'est-là enfin qu'elle s'est perfectionnée. Quelles que soient les prétentions qu'ont élevées d'autres peuples qui se sont imaginé que c'est chez eux que la rime a été inventée, toujours est-il vrai que tous se sont vus forcés de convenir que l'espèce de mélodie qui résulte de la rencontre des mêmes sons placés à la fin des vers, n'a pu frapper que des oreilles musicales, et n'a dû être appréciée que par elles, qualité qu'on n'a jamais songé à contester aux peuples du midi. Portée en Sicile par des troubadours très-anciens, la rime s'est répandue de là dans toutes les contrées policées de l'Europe. On ne peut fixer au juste l'époque où s'est faite cette révolution poétique; mais, ainsi que l'ont affirmé quelques savants, nous sommes portés à croire qu'elle remonte très-haut, et que, vers les temps qui l'ont vue s'opérer, la France était encore plongée dans la barbarie où l'ont laissée croupir la plupart des rois de la première et de la seconde race par le peu d'efforts qu'ils ont fait pour éclairer et civiliser leurs peuples. D'après le peu d'autorités que nous avons consultées, il paraît que, dès le règne de Charlemagne, un des monarques les plus éclairés qu'il y ait eu dans ces temps reculés, des vers rimés avaient été publiés en langue romance.

XLV.

Suite du même sujet.

A peine l'emploi de la rime eut été fixé, que,

peu satisfaits des avantages qu'ils en avaient tirés, les troubadours ont cherché de nouveaux agréments, et ne les ont pas toujours heureusement trouvés. On a reproché avec raison, à plusieurs d'entre eux, qui d'ailleurs ne s'étaient pas montrés dépourvus de quelque génie, les extravagances dans lesquelles ils se sont jetés, les lois bizarres qu'ils se sont fait gloire de s'imposer, et les combinaisons ridicules des vers et des rimes qu'ils ont jugé convenable d'introduire dans leurs ouvrages. D'autres, pressés de se distinguer dans la multitude, ont affecté une obscurité de style où chaque pensée s'est changée en une énigme indéchiffrable. Cependant les étrangers les ont vus tomber dans ces erreurs sans les imiter; témoins de leurs fautes, ils en ont profité, et comme ils n'étaient entrés que plus tard dans la carrière, ils s'y sont fixés, tandis que leurs maîtres, poussés par le vain désir d'innover sans cesse, et loin de faire tous les efforts qu'ils auraient dû pour ne pas dépasser les bornes du goût, s'en sont éloignés continuellement. Les récompenses extraordinaires que la poésie a values à ceux qui s'en sont occupés, les honneurs dont ont joui les troubadours qui se sont trouvés admis à la cour des princes, ont beaucoup nui aux progrès de l'art, et en ont arrêté l'essor. Une foule d'hommes sans talent ont prétendu au laurier poétique, et souvent même ont obtenu des distinctions que le génie seul aurait mérité qu'on lui accordât; les jongleurs eux-mêmes, qu'on avait vus jusqu'alors se contenter de chanter les vers des troubadours,

s'étant laissé éblouir par des succès si éclatants, ont aspiré à la réputation que s'étaient faite leurs maîtres ; et cette malheureuse émulation, au lieu de produire les fruits qu'on en avait espérés, n'a fait naître que des ouvrages informes, où de pénibles puérilités ont été érigées en beautés sublimes.

XLVI.

Désabusez-vous, mes enfants ; cessez vos murmures, et mettez un terme aux craintes qui vous ont agités jusqu'à présent : votre mère n'est point malheureuse, comme vous l'aviez pensé. Vous m'avez crue dans la douleur et le trouble ; jamais au contraire, je n'ai si bien joui de moi-même, jamais je ne me suis trouvée aussi heureuse. C'est maintenant que je commence à vivre pour moi : séparée d'une foule importune, échappée aux pièges que la cupidité et la perfidie avaient tendus sous mes pas, et que tant de fois j'ai vus menacer ma vie, mes jours, qui s'étaient succédé naguère au milieu des appréhensions et des déplaisirs, s'écoulent maintenant sans inquiétude et sans ennui. La nature et mon propre cœur sont devenus ma principale étude ; et, dans cette paisible retraite, vous seuls, mes chers enfants, manquez à mon bonheur : vous allez m'être rendus ; à cette pensée une douce joie s'est emparée de mon cœur, et tous les maux qu'il y a eu pour moi sur cette terre sont oubliés. Mon ame ne s'est pas laissé abattre par le malheur, elle s'est élevée, elle a grandi comme les revers qui m'ont accablée, comme les ennemis qui se sont attachés à

ma ruine, et se sont disputé la gloire de me persécuter. Eclairée par la douleur et l'expérience, elle s'est accoutumée à se détacher des objets qui l'avaient charmée pendant le peu de jours que j'ai passés sur cette terre, c'est-à-dire, pendant le peu de jours que j'ai vécu au milieu des méchants. Soumise aux décrets du ciel, je bénis les leçons que j'en ai reçues. Je suis contente, parce que sa volonté est devenue la mienne, et qu'il ne saurait vouloir que les choses que j'ai voulues moi-même. Combien je vous ai plaints, mes chers enfants, en lisant la lettre où vous gémissiez sur le peu de félicité que j'ai goûté dans ce monde ! Que vous savez peu en quoi consiste le bonheur ! La sagesse divine s'est plu à le repandre partout : quelle que soit la situation où le sort nous a placés, quelle que soit la contrée qui nous a vus naître, il est facile de le trouver avec un esprit droit et un cœur vertueux.

XLVII.

Pendant dix ans, les immortelles tragédies de Racine se sont succédé presque d'année en année. Les douze qu'il a vécu ensuite dans une entière inaction après la chute de Phèdre, sont, pour notre gloire littéraire, une perte beaucoup plus grande que les détracteurs de Racine ne se l'étaient figuré. Le déchainement de ses ennemis, et l'odieuse partialité qu'ils ont montrée en faveur de Pradon, avaient blessé son ame. On ne s'est jamais rappelé sans dégoût les basses manœuvres que la haine n'a pas rougi d'employer contre lui. Il y a longtemps

que Pradon n'est connu que par les traits plaisants, que son nom a fournis au satirique français, et, parmi les scandales littéraires qu'a offerts le dix-septième siècle, on a souvent cité la vogue passagère qu'a obtenue sa *Phèdre*. C'est la seule raison qu'on ait eue de citer ce plat ouvrage plus souvent que tant d'autres que leur médiocrité a fait tomber dans l'oubli. Des critiques se sont amusés à faire le rapprochement de plusieurs scènes dans les deux pièces; et comme tout le monde les a comparées, les vers ridicules de Pradon ont égalé en célébrité les beaux vers de Racine. Que penser après cela de l'opinion qu'ont osé émettre les auteurs du Dictionnaire historique, qui ont gravement prétendu que, *pour avoir une Phèdre parfaite, il faut le plan de Pradon et les vers de Racine*? C'est une opinion que nous aurions laissée passer sans la relever, si nous ne l'eussions entendu répéter plusieurs fois, et si nous n'étions persuadés qu'il n'y a pas de façon de penser si absurde que des approbateurs n'aient adoptée, et qu'ils n'aient cherché à propager. D'ailleurs, il paraît piquant de donner à un auteur méprisé une importance que jusque-là personne n'avait remarquée, ni n'avait songé à lui donner; et, bien des gens ne sont pas fâchés de dire, ce rimailleur a mis pourtant dans son plan plus d'art et plus d'habileté que Racine n'en a déployé dans le sien. Ce n'est pas que ceux qui parlent ainsi se soient avisés de lire la *Phèdre* de Pradon, ils s'en sont bien gardés; ils répètent seulement des paroles qu'ils ont entendu dire. Quant à nous, nous l'avons lue, et

même avec plaisir , car elle nous a fort divertis , et nous pouvons assurer , en sûreté de conscience , que le plan et les vers nous ont paru de la même force.

XLVIII.

C'est à la fondation d'Alexandrie que le commerce de Carthage a dû la diminution qu'il a éprouvée. Dans les premiers temps les étrangers n'avaient point pénétré dans l'Égypte, parce que la superstition les en avait bannis ; et lorsque les Perses l'eurent eu subjuguée, ils ne songèrent qu'à affaiblir leurs nouveaux sujets ; c'est pourquoi il les avaient laissés tomber dans l'ignorance et la barbarie. — Les puissances établies par le commerce ont généralement subsisté long-temps. Toutes se sont élevées peu-à-peu , sans que les autres nations s'en soient aperçues ; car on les a vues rarement signaler leur puissance par des actes qui aient fait du bruit ; mais lorsque la chose est venue au point qu'on l'a enfin remarquée , leurs voisins ont cherché à les priver d'un avantage dont elles s'étaient emparées, et qu'elles avaient, pour ainsi dire, usurpé. — La Grèce accorda son attention aux accusations d'Eschine contre Démosthènes : tous les yeux furent fixés sur les deux orateurs, dont l'inimitié ne s'était montrée jusque-là que sous l'ombre du bien public , et qu'on n'avait pas encore vus combattre pour eux-mêmes. Après avoir établi que , dans un état libre , les magistrats honorables se sont toujours plu à faire observer les lois , Eschine accuse Démosthènes

et ses partisans de s'en être écartés ; il reproche à l'illustre orateur et tous les maux qui sont résultés de la guerre qu'il avait conseillé à ses concitoyens d'entreprendre, et les sacrifices de toute espèce qu'elle leur a coûtés ; évoque les mânes des guerriers que sa perfide éloquence a envoyés mourir sur les champs de bataille ; il montre les malheureux alliés des Athéniens bannis, et qui se sont enfuis de leurs villes en ruines ; il en appelle aux larmes qu'en a vu répandre aux veuves et aux orphelins. Enfin, après avoir abaissé, autant qu'il était en lui, Démosthènes, et tous ceux qui s'étaient montrés ses partisans, après les avoir jugés indignes des récompenses civiques, il demande aux Athéniens ce qui leur restera pour leurs grands hommes, quand ils auront prostitué les marques de l'estime publique.

XLIX.

On convient que l'ode était chantée chez les anciens. Le mot *ode* signifie chant. Toutes les questions qu'on a élevées sur la forme donnée à ce genre de poésie, ont souvent exercé les savants, et ces difficultés, quoiqu'on les ait examinées avec soin, ne sont pourtant pas encore éclaircies. L'histoire des arts chez les Grecs pourrait être comparée à un pays immense, semé de monuments et de ruines, de chefs-d'œuvre et de débris. Nous avons imité les uns et étudié les autres. Mais le génie a été plus loin que l'érudition, et il est plus sûr que Racine a surpassé Euripide qu'il n'est sûr que nous nous soyons formé une idée juste de tous les arts qui ont concouru

à la représentation d'Iphigénie. D'ailleurs les anciens ne nous ont point laissé de tradition exacte des progrès qu'ils ont faits, et de la marche qu'ils ont suivie pour acquérir autant de connaissances que nous en avons trouvé dans leurs ouvrages. Ils ne se sont point précautionnés contre le temps et la barbarie, parce qu'ils ne les ont point redoutés ; et peut-être doit-on pardonner à ces peuples, qu'on a vus jouer un rôle si brillant, de s'être laissé tromper par le sentiment de leur gloire et de leur immortalité. Les différences dans les mœurs, dans la religion, dans la langue, en ont nécessairement amené dans les arts que nous avons imités, et auxquels nos mains ont donné de nouvelles formes. Ainsi les mots n'ont plus signifié les mêmes choses qu'on leur a vu signifier anciennement. Une action héroïque, dialoguée sur la scène, nous l'avons appelée *tragédie* (qui signifie *chanson du bouc*), quoique nos tragédies ne soient plus chantées, et que nos auteurs pussent, au lieu d'un bouc, montrer la médaille d'or qu'ils ont reçue.

L

Les empereurs qui ont gouverné l'Occident n'ont pas manqué de politique ; c'est l'Italie, qui était, en quelque façon, l'ame de l'empire, qu'ils ont d'abord cherché à sauver. Les Barbares avaient été rejetés aux extrémités : le dessein était bien conçu, il fut bien exécuté. On fournissait à ces nations la subsistance qu'elles avaient demandé qu'on

leur accordât; quant aux pays montagneux, aux passages de rivières, aux défilés, les Romains se les étaient réservés. Les historiens ont prétendu avec raison que ces peuples auraient été forcés de devenir Romains; et la facilité avec laquelle ces destructeurs se sont eux-mêmes laissé détruire par les peuples qui les ont attaqués, justifie assez cette pensée. Tout ce système fut renversé par une révolution plus fatale que toutes celles qu'on avait vues éclater : L'armée d'Italie, composée d'étrangers, avait exigé les mêmes avantages qu'elle avait vu accorder à des nations plus étrangères encore; c'est un des coups les plus funestes que cet empire ait reçus. A cette époque Rome était dans une position bien plus critique qu'on ne l'avait cru : les maîtres de l'empire s'en étaient éloignés pour se retirer à Ravenne, ou ils s'étaient imaginé être plus en sûreté, et l'avaient laissée, sans moyens de résister, soutenir le choc des Barbares dont elle était environnée. Comme elle était située dans une plaine, ceux-ci l'eurent bientôt affamée, ainsi qu'ils l'avaient résolu. Abandonnée des souverains qui l'auraient dû défendre, Rome songea à faire des traités pour sa conservation, ainsi que l'Armorique et la Bretagne en avaient fait vers la même époque. C'est ainsi qu'a fini la puissance de l'empire d'Occident. Rome s'était agrandie, parce que les guerres qu'elle avait eues à soutenir n'avaient été que successives; par un bonheur inconcevable, elle ne s'était vu attaquer par chaque nation qu'après que l'autre s'était laissé vaincre : elle a été détruite, parce

que toutes les nations l'ont attaquée à la fois, et ont pénétré partout..

LI.

Il y a long-temps, disent deux voyageurs qui se sont réunis pour explorer les Indes, que nous sommes au fait de la croyance religieuse des Brames; nous avons lu les principaux ouvrages qu'ont publiés, à ce sujet, des savants indiens; leurs plus habiles docteurs se sont plu à s'entretenir avec nous, et les connaissances que nous en avons tirées nous ont aidés à approfondir les systèmes qu'ils ont établis sur la transmigration des ames. Nous avons été étonnés du peu de conformité que nous avons remarqué chez les auteurs qui s'en sont occupés; autant d'ouvrages nous avons parcourus, autant d'opinions différentes nous avons trouvées; et nous nous sommes convaincus aussi qu'il n'y a point d'erreurs qui se soient glissées dans les auteurs anciens, que les Indiens n'aient adoptées. Il est vrai que plusieurs se sont imaginé de tous temps que les ames sont immortelles, et que quelques-uns se sont même persuadé qu'elles sont une portion de Dieu même. On a peine à comprendre, d'après cela, comment l'idée de la métempsycose s'est répandue autrefois dans l'Asie presque tout entière. Tous les peuples qui se sont empressés d'adopter cette opinion l'ont appuyée des mêmes raisons dont se sont servis les Indiens. Le peu de relations que nous ont laissées les voyageurs qui ont parcouru l'Amérique aussitôt après que les Européens s'en furent emparés,

nous assurent qu'on y a trouvé des vestiges de la métempsychose. Comment cette croyance absurde a-t-elle pénétré chez des peuples qui ont été si long-temps inconnus au reste du monde? Qu'elle époque l'y a vue naître? et enfin jusqu'à quel point les peuples de l'Amérique s'en sont-ils trouvés infectés? Telles sont les choses sur lesquelles ces voyageurs se sont tus, et que nous aurions désiré qu'ils nous expliquassent. On est moins surpris de l'avoir vue se répandre dans l'Afrique et dans l'Europe : les Égyptiens peuvent l'avoir enseignée aux Africains : Pythagore, que la secte italique s'est honorée d'avoir pour chef, l'avait établie chez plusieurs nations européennes, et surtout dans les Gaules, où les Druides en ont fait, pour ainsi dire, la base de leur religion.

LII.

Avant Phidias, les statues des Grecs comme celles des Égyptiens, avaient les bras collés sur le corps, les jambes et les pieds joints l'un contre l'autre, sans geste, sans attitude et sans grâce. Mais cette sculpture grossière, il l'a perfectionnée par la science, autant que par le talent, qu'il a montrée. Les historiens se sont plu à rapporter qu'il avait fait une statue destinée à être placée sur une colonne, Alcamène, son rival, en avait sculpté une autre. Elles furent placées l'une auprès de l'autre ; la première parut hideuse, la seconde fut trouvée admirable. *Placez-les où elles doivent être, dit Phidias. Il avait calculé l'effet que l'élevation devait*

produire. Les juges furent bientôt détrompés. Quelques autres sculpteurs que la Grèce a vus naître se sont immortalisés par leurs ouvrages; tel est Praxitèle, un des plus grands artistes qu'il y ait eu du temps de Périclès. — Les prodiges que nous avons entendu raconter de la peinture grecque, nous ont toujours paru d'autant moins croyables, que les Grecs n'ont employé que quatre couleurs. Les peintres célèbres qui ont brillé à cette époque, ont été en général très-considérés, et quelques-uns, il faut l'avouer, s'en sont montrés, ridiculement orgueilleux. Les Athéniens auraient mérité encore plus d'éloges qu'on ne leur en a accordé, s'ils se fussent bornés à exciter et à récompenser les talents utiles; si, ne s'étant pas laissé éblouir par un brillant prestige, ils n'avaient pas attaché aux talents agréables bien plus d'importance qu'ils n'auraient dû. C'est en partie de cet abus qu'est venue la mollesse qu'ils ont laissée s'introduire dans leurs mœurs, et le peu d'énergie qu'ils ont montré, quand, plus tard, les Romains ont attaqué la Grèce, et s'en sont rendus les maîtres. C'est au temps où tant de tableaux, de statues et de spectacles que l'amour des arts avait fait naître, étaient exposés à l'admiration de la Grèce, que Phryné s'est engagée à rebâtir Thèbes, pourvu qu'une inscription portât : Alexandre a détruit la ville de Thèbes, et Phryné l'a rebâtie.

LIII.

La ville de Rome que Romulus avait fondée, et

dont la puissance s'était accrue au milieu des troubles et des désordres, avait besoin d'un gouvernement sage, qui lui fît oublier les maux que lui avaient coûtés des entreprises téméraires et injustes. Les Romains et les sabins, qui s'étaient persuadé, avec raison, qu'ils n'auraient de sécurité qu'autant qu'ils seraient gouvernés par un roi pacifique, firent choix de Numa Pompilius. Quelque brillante qu'ait été la réputation que Romulus s'est acquise pendant les trente-sept ans qu'il a vécu investi du pouvoir suprême, elle n'est point comparable à celle qu'a méritée à Numa la sagesse de son gouvernement, sous lequel les Romains ont joui d'une félicité telle qu'ils l'avaient désirée. Sa mort a été sincèrement pleurée. Exempt d'ambition, ce sage législateur méprisait les honneurs que le peuple lui avait décernés, et il avouait que le sceptre ne lui avait jamais procuré autant de bonheur ni de contentement qu'il en avait éprouvé pendant le peu d'années qu'il avait passées au milieu de ses champs, avant d'être appelé au trône. Il eut pour successeur Tullus Hostilius, prince pour lequel les historiens se sont montrés prodigues de louanges ; sous ce règne eut lieu le combat des Horaces et des Curiaces : c'est un des événements que tous les historiens ont racontés, un de ceux que les poètes se sont plu à chanter. Les vertus, ainsi que le mérite, qu'Ancus Martius avait montrées sous le règne précédent, auraient suffi pour lui assurer la préférence sur tous les Romains qui s'étaient proposé de remplacer Tullus Hostilius, s'il ne l'eût obtenue comme petit-

fils de Numa. On crut voir revivre en lui les vertus qui avaient rendu Numa cher aux Romains. Victorieux des Latins, qui s'étaient imaginé qu'il avait peu de courage, il entreprit et fit exécuter des travaux qui lui auraient mérité l'immortalité, quand même les batailles qu'il a gagnées ne la lui auraient pas value. Ancus, un des plus sages rois qu'il y ait eu, n'a régné que vingt-quatre ans, mais il les a régné pour la félicité et la gloire des peuples qu'il a eus à gouverner.

LIV.

C'est vers le milieu du seizième siècle, que l'étude du théâtre antique a commencé à soulever des idées nouvelles, et préparé les esprits distingués à un système régulier de composition dramatique. En ce genre, comme dans les autres, les traductions ont précédé les imitations, et les ont provoquées. Saint-Gelais avait traduit d'abord les six comédies de Térence; d'autres savants, enthousiasmés des traits admirables répandus dans les poètes anciens, les avaient fait passer dans notre langue. Ronsard et quelques-uns de ses disciples se sont avisés alors de mettre en vers français le Plutus d'Aristophane, et se sont empressés de le représenter. C'est la première représentation classique qu'il y ait eu en France. Dès-lors de nouveaux essais se sont succédé. L'exemple une fois donné par Ronsard, d'autres ont poursuivi la réforme dramatique qu'il avait essayé de tenter, et s'en sont occupés avec succès. Une foule d'auteurs se sont élancés

dans la carrière , et une nouvelle scène fut fondée . Parmi tous ceux qu'on a vus se distinguer à cette époque en tentant une route nouvelle , il faut surtout remarquer Jodelle. Aux mystères qui étaient des tragédies de couvent ont succédé tout-à-coup des tragédies de collège , toutes mythologiques et païennes. Au lieu d'être représentés dans un ancien hôpital , par des artisans obscurs , ces drames se sont joués dans tous les collèges de l'université , devant le roi Henri II et toute sa cour , que la nouveauté d'un pareil spectacle avait attirés. De semblables essais promettaient ; mais , comme ces auteurs précoces n'avaient reçu aucun génie , ils s'en sont tenus à promettre , et se sont figuré qu'ils avaient tout créé. Tels d'entre eux , qu'au dix-huitième siècle on eût vus égaler sans peine le mérite secondaire d'un Destouches ou d'un La Harpe , sont restés , au seizième , novateurs médiocres et copistes serviles. Ils ont succombé à des études plus fortes qu'eux , et les seuls avantages qu'ils en aient retirés ont été de parodier puérilement des chefs-d'œuvre que la Grèce avait jadis entendu déclamer aux jeux olympiques , et que nous avons vus honorer la scène française , grâce à l'imitation fidèle que nous en ont donnée Corneille et Racine.

LV.

Christine , reine de Suède , était fille de Gustave-Adolphe , un des plus grands rois que la Suède ait eus , et l'un des plus fameux capitaines qu'il y ait eu au dix-septième siècle. Cette princesse n'a ré-

gné que huit ans , mais le peu d'année qu'elle a passées sur le trône , ont suffi pour lui faire acquérir autant de gloire que son père en avait acquis dans les combats. Ce qui l'a principalement illustrée , c'est l'amour qu'elle a montré pour les arts et les sciences , et la protection qu'elle a accordée à ceux qui les ont cultivés. Les savants qu'elle n'a cessé d'encourager , les hommes de génie dont elle s'est entourée , et dont elle s'est faite la bienfaitrice , se sont empressés de lui prodiguer les éloges , que , sous ce rapport , elle a bien mérité d'obtenir. Autant de bienfaits elle leur a prodigués , autant de louanges elle en a reçues ! Quelque exagérées qu'aient paru ces louanges qu'une reconnaissance excessive ou même la flatterie a pu dicter , il est certain que si Christine n'a pas été telle qu'on l'a crue , du moins elle s'est montrée digne du trône , et qu'elle ne s'est servie que pour le bonheur de son peuple des qualités éminentes qu'on a vues briller en elle plus que chez la plupart des princes de son temps. Elle avait l'esprit extrêmement orné ; huit langues qu'elle a parlées comme la sienne propre , prouvent la facilité dont elle était douée ; enfin elle avait cultivé tous les arts dans un pays où ils étaient , pour ainsi dire , inconnus.

LVI.

Suite du même sujet.

Soit amour pour les lettres et les sciences , soit la résolution qu'elle avait formée de donner au monde un spectacle extraordinaire , depuis long-temps elle

s'était proposé d'abdiquer : des mécontentemens, les chagrins et les inquiétudes que lui avaient coûtés quelques troubles qui s'étaient élevés dans ses états, et le peu de tranquillité qu'elle avait goûté au milieu des grandeurs, la déterminèrent à descendre volontairement du trône à l'âge de vingt-sept ans. Cette abdication étonna toute l'Europe, et lui aurait fait plus d'honneur si, dans la suite, elle ne s'en était pas repentie. Après avoir abjuré la religion qu'avaient professée ses pères, Christine se retira à Rome, non sans avoir parcouru, auparavant, les différentes parties de l'Europe où l'on cultivait avec le plus de succès ces mêmes arts qu'elle avait fait fleurir dans ses états, et qu'elle avait tant désiré de cultiver dans le calme de la vie privée. C'est dans la capitale du monde chrétien qu'elle a terminé sa carrière, à l'âge de soixante-six ans, après avoir tenté inutilement, à la mort de son prédécesseur, de reprendre une couronne que, depuis long-temps, elle avait regretté d'avoir abandonnée. Quels que soient les éloges que ses qualités brillantes lui ont valus, la postérité l'a jugée avec sévérité; elle n'a pas oublié que cette princesse s'est trop laissé dominer par ses opinions, que souvent elle s'est laissée aller à la fougue de ses passions, et qu'elle s'est rendue odieuse par la bizarrerie de caractère, ainsi que par l'esprit de vengeance, qu'elle a montrée.

LVII.

La secte des cyniques qu'a fondée Antisthène

s'est formée environ trois cent cinquante ans avant Jésus-Christ. Un manteau, une besace, un bâton, sont les seuls trésors qu'ils aient possédés. Ils se sont imaginé, dans leur pauvreté orgueilleuse, avoir droit d'insulter le genre humain. Le fameux Diogène, que les Athéniens ont banni pour crime de fausse monnaie, est le plus célèbre des disciples qu'ait eus Antisthène. Il a déclamé contre les vices, et n'a pas épargné les personnes. On le voyait se jeter sur les os qu'on lui avait jetés comme à un chien et n'en paraître que plus hardi. Cratès, autre cynique, après avoir vendu les biens qu'il avait hérités de son père, en jeta l'argent à la mer, en s'écriant: je suis libre. De tels excès n'ont jamais passé pour de la vertu. Zénon, chef des Stoïciens, a enseigné une doctrine, sans doute exagérée, mais qui a fait des grands hommes par les sentimens sublimes qu'elle a fait naître. Les épicuriens, abusant de la doctrine qu'avait enseignée Épicure, ont préféré les plaisirs des sens à tout le reste, et se sont laissé entraîner à tous les excès du libertinage. Pyrrhon et les pyrrhoniens ont poussé l'extravagance jusqu'à ne reconnaître aucune espèce de vérité. D'autres philosophes qu'on a vus sortir de son école, n'ont pas craint de nier l'existence de Dieu: leur impiété n'a inspiré que de l'horreur.

— Hippocrate, un des plus grands médecins qu'il ait existé, doit être regardé comme le père de la vraie médecine, fondée sur l'observation et l'expérience. C'est un grand malheur que les médecins, comme les philosophes, se soient divisés en plusieurs sectes

rivales. La différence de principes les a conduites à des pratiques contraires ; et souvent la vie des hommes s'est trouvée sacrifiée à l'esprit de système.

LVIII.

L'aspect de l'Asie présente des contrastes frappants : la nature s'est plu à y placer de hautes montagnes couvertes de neiges éternelles, des plaines immenses, des déserts arides que les hommes n'ont jamais parcourus, et des contrées dont la fertilité et la richesse surpassent tout ce que l'imagination s'est jamais figuré. Au centre se trouve placée une énorme chaîne de montagnes d'où sortent de grands fleuves que la nature a destinés à fertiliser l'Asie par leur débordement périodique. Cette contrée est non-seulement la plus grande et la plus peuplée des quatre parties du monde, mais encore la plus remarquable sous les rapports sacrés et profanes : C'est en Asie que l'espèce humaine a pris naissance, qu'elle s'est renouvelée, car c'est là que s'est arrêtée l'arche de Noé ; c'est en Asie que se sont accomplis les saints mystères de notre religion ; enfin, c'est là que se sont opérés et que se sont succédé les principales révolutions, les plus grands bouleversements politiques que l'ambition des hommes ait jamais fait naître. Sur les bords de l'Euphrate et du Tygre a été fondée par le chasseur Nemrod, il y a plus de quatre mille ans, une des plus grandes nations qui aient jamais existé, et qu'ont rendue fameuse les noms de Nimus et de Sémiramis. Cet empire, dont l'histoire, ainsi que l'éten-

due , ne nous est pas connue , a été renversé après quatorze siècles d'existence , et de ses débris se sont formés les trois empires des Médes , des Babyloniens et des Ninivites , que l'on a vus fleurir pendant deux cent cinquante ans , et qui se sont trouvés réunis dans la personne de Cyrus , fondateur de la grande monarchie perse. A peine deux siècles s'étaient écoulés que parut Alexandre : l'empire de Cyrus et une grande partie de l'Asie passèrent sous sa domination.

LIX.

Suite du même sujet.

Quels que soient les maux qu'a causés l'ambition de ce conquérant , quelque opinion que la postérité s'en soit formée , il est certain qu'Alexandre est un des plus grands princes qu'il ait jamais existé , si l'on songe aux vastes projets qu'il a conçus , au génie et à l'habileté qu'il a fallu pour les exécuter ; aux grands hommes que son règne a vus naître ou , pour mieux dire , que lui-même a fait naître ; aux égards , à la pitié généreuse qu'il a montrée pour les vaincus ; enfin aux victoires , aussi éclatantes que nombreuses , qu'il a remportées. En effet , autant de nations il a attaquées , autant il en a vaincu ; et l'on peut dire que , parmi les grands capitaines dont l'histoire s'est glorifiée , il ne s'en est point trouvé , excepté les César , les Pompée , les Annibal , et quelques autres , qui aient égalé Alexandre , ou même qui s'en soient approchés. Si ses généraux , qui , après sa mort , se sont partagé

ses dépouilles , ne s'étaient pas laissés aller à un vain amour des conquêtes , s'ils ne s'étaient pas laissé maîtriser par un esprit de vengeance ; il est certain que la nation macédonienne aurait subsisté encore long-temps , et cette puissance formidable qu'elle s'était acquise au prix des plus grands sacrifices, elle ne se la serait pas vu enlever successivement par les descendants de Seleucus , les Parthes et les Perses. Trois siècles s'étaient écoulés au milieu de ces commotions , lorsque les Romains , cette nation belliqueuse , que son ambition avait rendue l'ennemie des autres peuples , entreprirent la conquête de la Perse , qu'ils n'avaient pas vue , sans jalousie , dominer sur le reste de l'Asie.

LX.

Suite du même sujet.

Parmi les guerres remarquables qu'il y a eu entre ces deux grandes monarchie , dans lesquelles ont figuré les plus grands généraux que cette époque ait produits , on doit citer l'expédition de Crassus , dont l'issue fut infiniment plus désastreuse que les Romains ne se l'étaient d'abord imaginé ; celle de Julien , qui lui a coûté la vie ; enfin , celles de Trajan et d'Héraclius , dans lesquelles ces deux consuls se sont immortalisés par la bravoure , la valeur qu'ils ont montrée. Que de gloire ces expéditions leur ont value ! le peu d'historiens latins que nous avons lus , tout en gémissant des sacrifices que ces conquêtes ont coûtés à l'empire romain , se sont accordés à

louer le mérite , ainsi que la prudence , qu'ont montrés les deux consuls , et se sont empressés de faire remarquer le peu de fautes qu'ils ont fait dans une guerre où tant d'autres généraux en avaient commis de bien graves , et s'étaient laissé vaincre honteusement. Enfin , vers l'an six cent après Jésus-Christ , les Perses et les Romains , que de longs combats avaient affaiblis , furent vaincus par une nation nouvelle , que Rome aurait dédaigné de combattre , à l'époque de sa splendeur : les Arabes ou Sarrazins , sortis de l'Arabie , sous Mahomet , inondent la Perse avec des forces plus nombreuses que les Romains n'en avaient jamais possédés , et bientôt , ils se sont rendus maîtres de toute cette région de l'Asie. Ils font de la ville de Bagdad , dont ils s'étaient emparés , la capitale de leur empire , et le centre des arts et des sciences que depuis long-temps l'Asie avait vus s'éteindre au milieu des horreurs de la guerre. Malheureusement l'habitude de la mollesse que les califes avaient contractée au sein de la paix et de la prospérité , excita le courage des Turcs , qui d'abord s'étaient faits les mercenaires des Arabes ; devenus leurs rivaux ils furent bientôt leurs maîtres ; et depuis cette époque ils n'ont point cessé de dicter des lois.

LXI.

Un goût délicat , une imagination vive , une langue riche et harmonieuse , ont rendu les Grecs , en matière de littérature , les maîtres et les modèles de tous les peuples éclairés qui les ont suivis.

Leur langue incomparable a embelli tous les objets qu'elle a décrits. Dans Homère se trouvent réunies les grâces, la force et la majesté. Il faut attribuer cette perfection aux bons écrivains qu'il y a eu avant lui , et dont les noms n'ont pas échappé à l'oubli ; car il n'est point de langue que l'on n'ait vue se former avec lenteur, et que les travaux littéraires n'aient peu-à-peu et successivement perfectionnée. La poésie a presque toujours devancé les autres genres. Une espèce d'instinct a de tout temps porté les hommes sensibles à chanter leurs plaisirs, les dieux qu'ils ont adorés, les héros qui se sont rendus dignes de leur admiration, les faits qu'ils ont voulu graver dans la mémoire. La poésie devait être consacrée au bien public. Le but qu'Homère s'est proposé dans l'Iliade est d'étouffer la discorde parmi les Grecs et d'exciter en eux l'héroïsme. Les vertus pacifiques étaient peu connues alors, puisqu'il ne les a point célébrées. Ses poèmes ont fait naître la tragédie. Les poètes ont représenté sur le théâtre des actions qui avaient plu à la lecture, et ont augmenté ainsi le plaisir et l'utilité qu'on en avait retirés. Les pièces d'Eschyle ont inspiré la haine de la tyrannie. Sophocle, témoin de ses succès, les a surpassés. Euripide a perfectionné après lui la tragédie, et l'a rendue plus touchante, et plus morale en employant des ressorts que ses prédécesseurs n'avaient pas supposé qu'elle pût admettre. C'est ainsi que l'émulation a excité les talents, par le ressort qu'elle leur a donné. Dès le temps de Solon , Thespis avait inventé les représentations théâtrales ;

mais ses pièces n'ont servi qu'à préparer les voies que le génie s'est frayées. Les modernes n'ont jamais conçu comment les Athéniens, après s'être laissé charmer par la morale de leurs poètes tragiques, se sont laissés tomber dans une admiration insensée pour les bouffonneries indécentes qu'a composées Aristophane; ni comment ils se sont imaginé que ce poète eût le droit de tourner en ridicule, sur la scène, les dieux, les magistrats et Socrate, un des hommes les plus vertueux que la Grèce se soit glorifiée d'avoir vus naître.

LXII.

L'Afrique est beaucoup plus grande que l'Europe, et beaucoup plus petite que l'Asie. Elle n'offre ni les richesses, ni la population de celle-ci, ni les arts, ni le génie de celle-là; en un mot, son climat brûlant, ses déserts affreux, ses sables mouvants, ses hideux reptiles, ses habitants ou barbares ou stupides, tout conspire à nous la représenter comme le rebut du monde et la malédiction de la nature. Cependant une partie de cette terre désolée peut se rappeler d'avoir excité l'admiration du monde, et une de ces nations, qui est maintenant abrutie, pourrait réclamer avec justice de nous avoir fourni les premières étincelles de cette lumière morale qui, sous le nom de science, est destinée à faire notre orgueil et nos délices. L'Égypte, en effet, a été le berceau des connaissances humaines, et la côte de Barbarie a porté le nom de jardin du monde, tout le temps de la fortune de Carthage et

de Rome. Suivons en peu de mots les différentes révolutions qu'a éprouvées ce pays disgracié. Les anciens ne connaissaient pas le contour entier de l'Afrique : on trouve bien dans quelques auteurs que les phéniciens et les carthaginois en ont fait le tour ; mais ces voyages sont fort douteux, et ne nous ont laissé aucunes lumières. Il est vrai de dire que les Grecs et les Romains ne connaissaient de l'Afrique que la côte septentrionale depuis les bouches du Nil jusqu'aux colonnes d'Hercule ; cette partie septentrionale de l'Afrique a été aussi fameuse dans l'antiquité qu'elle est justement méprisée dans nos temps modernes. Les Égyptiens, à l'orient, ont rempli le monde du bruit de leur sagesse, de leurs lois, de leur gouvernement et de leurs travaux. Les Carthaginois à l'occident, se sont rendus encore plus célèbres par leurs richesses, les conquêtes qu'on leur a vu faire, et les combats qu'on les a vus livrer, et plus encore par leur chute : on les a vus disparaître les uns et les autres sous la puissance romaine, qui elle-même a succombé sous les attaques des barbares, qu'on a vus à leur tour anéantis par d'autres barbares.

LXIII.

Suite du même sujet.

C'est ainsi que les générations se sont succédé parmi les peuples, aussi bien que parmi les hommes. D'excellents auteurs se sont plu à décrire les diverses révolutions qu'il y a eu dans l'univers. Que-

de recherches ont coûtées ces différents ouvrages que nous nous sommes empressés de lire ! nous en avons parcouru quelques-uns qui nous ont vivement intéressés, et qui se sont trouvés mieux écrits que nous ne nous en étions flattés. C'est au commencement du cinquième siècle que le pied barbare a foulé pour la première fois cette terre qu'avaient embellie plusieurs siècles de civilisation. Genséric avec les Vandales en a chassé les Romains, et a élevé son trône sur les ruines mêmes de Carthage détruite, en l'an 146, par Scipion l'Africain. Mais si les Vandales se sont emparés de l'Afrique, ils s'en sont vus dépouillés par l'empire d'orient, qui, sous le célèbre et malheureux Bélisaire, a jeté un lustre éphémère. Ce dernier triomphe ne fut pas long ; l'Afrique avait succombé d'abord sous une invasion du nord ; cette fois ce fut sous une invasion du midi, sous les coups des Sarrasins, qui se sont rendus célèbres par leur fanatisme et leur courage, et qui ont fait tous les maux qu'ils ont pu. Les nouveaux maîtres s'étant divisés, battus et affaiblis, ont été subjugués par les Turcs. Les Sarrasins étaient destructeurs par profession et par goût ; pendant leur domination qui a duré quelques siècles, on les a vus mépriser les champs et courir les mers : ils ont infesté les côtes de la Méditerranée ; mais quelque cruels qu'ils fussent, quels que fussent les ravages qu'on leur a vu faire, les Turcs se sont en quelque sorte montrés encore plus barbares.

Suite du même sujet.

Telle est l'histoire succincte de la prospérité et de la décadence de la côte septentrionale de l'Afrique; elle est plus intéressante qu'on ne l'aurait cru, et nous a fait désirer de lire les ouvrages que plusieurs voyageurs se sont empressés de publier sur cette partie du monde, qui, jusqu'à présent, est peu connue, excepté la partie septentrionale. Les voyageurs que les périls n'ont point effrayés, se sont plu à parcourir quelques parties de l'Afrique; leurs relations se sont succédé; mais plusieurs d'entre elles ne s'étant point trouvées d'accord, de nouveaux voyageurs se sont proposé de visiter ces mêmes pays; mais que de dangers ils ont courus! M. Le Vaillant, un des plus zélés voyageurs que nous ayons eus, nous a donné des descriptions sur le caractère et les mœurs des peuplades qu'il a visitées; il s'en est trouvé de fort intéressantes. Que de renseignements il s'est procurés! que de recherches ils lui ont coûtées! mais aussi que d'éloges ils lui ont valu! ils font pardonner aux erreurs qu'il a laissées échapper. Quelques critiques, tout en applaudissant au peu de bonnes choses qui se sont trouvées dans l'ouvrage de M. Le Vaillant, lui reprochent avec quelque raison, le peu d'attention qu'il a mis à rectifier ses erreurs. Plusieurs autres intrépides voyageurs, s'étant laissé éblouir par l'espoir de nouvelles découvertes, se sont faits mahométans,

et de cette manière se sont procuré les moyens de parcourir avec plus de sûreté et de facilité l'intérieur de l'Afrique. Combien en a-t-on vu qui , ayant sacrifié à cette passion irrésistible et leur fortune , et leurs affections les plus chères , se sont vus périr avant même d'arriver dans les contrées qu'ils s'étaient déterminés à visiter ! On en a vu qui se sont repentis, mais trop tard, de s'être abandonnés à ces entreprises aventureuses : la science y a gagné ; mais ces infortunés voyageurs en ont-ils retiré tous les avantages qu'ils en avaient espérés ?

LXV.

Il est une chose très-digne de considération, et qu'on n'a pas assez remarquée, c'est qu'il y a eu et qu'il y a encore sur la terre des sociétés qui ont existé sans armées. Les brachmanes, autrefois maîtres de toute la grande Chersonnèse de l'Inde qu'ils ont longtemps gouvernée, n'ont jamais marché rassemblés en bataillons pour détruire leurs voisins. Leur police et leur religion se sont toujours proposé de ne verser jamais de sang. Avec un tel régime une nation s'est aisément laissé vaincre ; ils ont été subjugués et n'ont point changé. Les Pensilvains n'ont jamais eu une armée ; plusieurs autres peuplades de l'Amérique n'en ont jamais eu non plus , et quelques-unes ne s'étaient point imaginé qu'il en existât avant que les Espagnols les eussent exterminées. Ce n'est que chez les chrétiens qu'il a

existé des sociétés religieuses qu'on a vues établies pour combattre, comme les Templiers. Ces ordres religieux furent institués à l'imitation des lévites. Ni les armées ni les armes dans l'antiquité ne se sont jamais ressemblé. La cavalerie est une arme que les Égyptiens n'ont point connue. Les habitants d'une grande partie de l'Asie ont employé les quadriges de guerre : c'est dans les annales de la Chine qu'il en est parlé. Les Troyens et les Grecs, dans les combats qu'ils se sont livrés, ont combattu sur des chars à deux chevaux. Les Grecs se sont peu servis de cavalerie; et ce fut principalement à la phalange macédonienne que Philippe avait formée - qu'Alexandre a dû les batailles qu'il a gagnées sur les Perses. Les Romains, qui ont subjugué le monde, s'en sont rendus maîtres avec leur redoutable infanterie. Chez les modernes, l'invention de l'artillerie a établi entre les puissances une égalité qui a mis les nations à l'abri des dévastations qui les ont désolées autrefois; cette invention a rendu les guerres moins funestes, parce qu'elle les a rendues moins sanglantes, quoiqu'elles le soient encore prodigieusement.

LXVI.

C'est une chose digne d'être remarquée, que les peuples qui se sont rendus célèbres dans les sciences et les arts, ne les ont cultivés qu'après que les révolutions les plus sanglantes ont désolé leur patrie. Les beaux arts ont principalement fleuri dans quatre siècles, désignés par les noms de quatre grands prin-

ces qu'ont illustrés leurs conquêtes, leur génie et la protection qu'ils se sont fait gloire d'accorder aux arts et aux sciences. Le premier de ces siècles est celui d'Alexandre-le-Grand, siècle non moins célèbre par les combats qu'il a vu livrer, et par les révolutions qui se sont succédé, que par les orateurs, les poètes et les artistes célèbres qu'il a vus briller. Il semble que la nature ne se soit plu à ne créer tant de grands hommes et qu'elle ne les ait produits en même temps, que pour immortaliser, par les chefs-d'œuvre qu'ils ont fait paraître, un des plus grands conquérants qu'on ait jamais vus. Le second siècle est celui d'Auguste, le plus célèbre des capitaines que Rome se soit vantée d'avoir produits, et dont quelques auteurs se sont avisés de dire avec raison : autant de batailles il a livrées, autant il en a gagné. Ce prince n'a pas montré moins d'habileté dans la paix qu'il en avait déployé pendant la guerre, et il est vrai de dire qu'il a fait tous les efforts qu'il a dû pour rendre Rome plus florissante qu'il ne l'avait trouvée. Son administration, aussi sage qu'on l'avait désiré, s'est attachée à ramener dans la capitale les arts et les lettres que la guerre en avait éloignés. Cette vérité est attestée par le grand nombre de monuments élevés pendant 57 ans qu'il a régné, et par les grands écrivains que son siècle a vus naître. Les deux autres règnes sont ceux de Médicis et de Louis XIV, deux princes qui se sont encore plus couverts de gloire par la protection, la faveur qu'ils ont accordée aux lettres, que par les événements mémorables qu'il y a eu sous leur règne.

LXVII (*).

Bien peu de jours, ma chère Adèle, ont changé l'aspect de notre pension : aux plaisirs qu'avait fait naître la fête de notre directrice a succédé une maladie épidémique qui nous a presque toutes atteintes. Le premier jour quelques-unes de nos élèves seulement se sont trouvées atteintes, mais le lendemain plus de cent étaient déjà alitées. Comment te peindre les soins que nous ont prodigués nos excellentes maîtresses ! Il n'est point de sacrifices que ne leur ait coûtés cette cruelle maladie. Quelle que dût être leur affliction, pas une ne s'est laissée aller au découragement, et tel a été le zèle, ainsi que le dévouement, qu'elles ont montré, que plusieurs d'entre elles se sont crues obligées de veiller toutes les nuits que cette épidémie a duré. Par une conduite si noble, elles se sont acquises de nouveaux droits à l'affection que nous nous étions toujours plu à leur témoigner. Cependant ces soins si généreusement prodigués ne nous ont pas empêchées d'avoir trois victimes, et parrai elles s'est trouvée une jeune élève que j'avais tendrement aimée, et que j'ai vue mourir entre mes bras. Quelle tranquillité, quel calme cette chère Eliza a montré dans ses derniers moments ! sa mort a été celle du juste. Sans que, pour ainsi dire, nous nous en fussions aperçues, son

(*) Ce sont des femmes qui parlent dans cet Exercice.

ame a quitté ce jour de deuil, et s'est élevée vers la demeure céleste que lui ont destinée les vertus qu'elle a pratiquées pendant le peu d'instant qu'elle a passés sur cette terre. Depuis cet événement, la mort me paraît une chose moins effrayante que je ne l'avais pensé. Eliza laisse une sœur que nous avions crue devoir être peu touchée de cette perte, parce que, faisant tous les efforts qu'elle a pu pour contenir sa douleur et cacher ses craintes, nous nous étions imaginé qu'elle manquait de sensibilité. Que nous nous étions trompées sur la cause de cette insensibilité apparente ! et combien nous nous sommes reproché l'opinion offensante que nous en avions conçue ! Loin d'être insensible comme elle l'avait paru, loin d'être peu touchée comme nous l'avions cru, elle s'est livrée à la plus profonde douleur, lorsqu'on l'a eu informée de la mort de sa sœur, et sans doute elle se serait abandonnée au désespoir, qui l'eût conduite elle-même au tombeau, sans les sentiments religieux dont son ame est animée. A peine quelques heures s'étaient succédé depuis la mort d'Éliza, qu'elle s'est emparée des plus petits objets qui lui avaient appartenu ; je l'ai vue les baigner de larmes ; je lui ai vu les presser contre son cœur ; et, depuis ce moment, elle ne s'en est plus séparée ; ils semblent faire revivre pour elle cette sœur qu'elle aurait tant souhaité que le ciel lui conservât.

LXVIII.

Presque toutes les découvertes ont été dues au hasard; celle du Nouveau-Monde fut le fruit du génie. Christophe Colomb, par cette justesse d'esprit que les connaissances mathématiques lui avaient donnée, avait supposé l'existence d'un autre continent; sa supposition s'est réalisée, et en 1492 il a eu la gloire d'ajouter une nouvelle partie du monde à celles qui étaient déjà connues. Quelques auteurs se sont imaginé que les anciens connaissaient l'Amérique; mais il y a lieu de croire qu'ils se sont trompés, car l'île qu'ils ont supposée être notre Nouveau-Monde, et que Platon et Diodore de Sicile ont appelée Atlantide, était située à peu de distance du détroit de Gibraltar. Quoi qu'il en soit, la gloire que Christophe Colomb s'était acquise de donner son nom au pays qu'il nous a fait connaître, il se l'est vu ravir par le florentin Améric Vespuce, qui s'est borné à parcourir, plusieurs années après, quelques côtes des contrées qu'avait découvertes Christophe. Cette injustice que la postérité s'est plu à sanctionner, a été le présage de tous les maux qui ont désolé ce beau pays. En effet, l'Amérique a été le théâtre des guerres les plus cruelles qu'il y ait jamais eu; deux empires florissants que tant de siècles avaient vus subsister avec éclat, se sont écroulés sous les coups d'une poignée d'aventuriers que l'avarice avait armés. On frissonne au souvenir des injustices qu'ils

ont commises, des milliers d'hommes qu'ils ont fait périr, du peu d'humanité qu'ils ont montré envers les vaincus, et des sacrifices de tous genres qu'ont coûtés des richesses qui n'ont pas profité à ceux qui s'en étaient emparés. On est étonné des efforts qu'il a fallu pour soumettre une population bien plus nombreuse, plus polie et plus formidable que les vainqueurs ne l'avaient d'abord supposé; et il est vrai de dire que l'histoire grecque et l'histoire romaine ne nous présentent aucune expédition militaire comparable à la conquête du Mexique et du Pérou. Deux hommes ambitieux, Fernand Cortez et Pizarre, se sont disputé la gloire de soumettre les peuples; l'un et l'autre se sont immortalisés par la valeur, l'intrépidité qu'ils ont déployée; et la postérité les aura surélevés en héros du Mexique et du Pérou; sans les crimes dont ils se sont souillés, et qu'ils ont laissé commettre.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME,

	Pages.
Exercices sur le Participe sans auxiliaire.....	5
..... sur le Participe avec <i>être</i>	7
..... sur le Participe avec <i>avoir</i>	9
..... sur le Participe des Verbes pronominaux.....	13
..... sur les quatre Règles du Participe.....	16
..... sur le Participe suivi du Sujet ou d'un Adjectif.....	18
..... sur le Participe d'un Verbe impersonnel et sur le Participe entre deux <i>que</i> ou précédé de <i>le</i>	20
..... sur le Participe suivi d'un infinitif.....	22
..... sur <i>fait et laissé</i> et sur <i>dû, pu, voulu</i>	24
..... sur le Participe suivi d'une prépos. et d'un infin.....	25
..... sur le Participe de certains Verbes pronominaux.....	27
..... sur le Participe accompagné d'un régime indi- rect où la Préposition est sous-entendue, sur les Participes <i>coté, valu</i> et sur le participe précédé de <i>le peu</i>	29
..... sur le Participe précédé de deux Substantifs..	31
..... sur le Participe accompagné du Pronom <i>en</i> , et sur le Participe des temps surcomposés.....	32
RÉCAPITULATION ou Exercices sur toutes les difficultés du Participe passé.....	36

VIN DE LA TABLE.

